

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DÉDIÉ AU ROI,

OCTOBRE 1753.



NEUCHÂTEL
D E L' I M P R I M E R I E D E S J O U R N A L I S T E S .

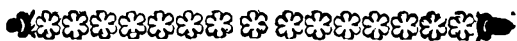
M D C C . L I I I .





JOURNAL HELVETIQUE,

OCTOBRE 1753.



R E P O N S E

*Al' Examen des Remarques sur le Psaume XXII.
qui a paru dans le dernier Journal.*

IL n'étoit assurément pas besoin de me *con-
jurer* par quelque chose de si imposant &
si souverainement respectable que *les entrai-
les de Jésus Christ*, pour me faire prendre en
bonne part l'*Examen* qu'on a daigné faire de
mes Remarques sur le Psaume XXII. Le
seul nom de *Philographe*, connu par de fa-
vantes Pièces que nous avons vues de tems
en tems dans ce Journal, y étoit plus que
suffisant; cet *Examen* ne fut il même pas par-
fenté d'autant d'expressions polies & obli-
geantes, capables de me donner quelque en-
flure, si je ne sentoie, come je me fais un
plaisir de le dire ici, combien peu je les mé-
rite, au moins dans leur totalité.

Philographe se plaint d'abord *, que, contre mon dessein, à la vérité, je semble offrir aux *Deïstes* des armes. Et une matière de triomphe, en disant au sujet du Texte même de nos *Psaumes*, que l'on doit mettre quelque différence entre les *Ecrits* des premiers Ages du Monde; Et ceux de notre Siècle, où le goût en fait d'ordre Et de méthode se perfectionne de plus en plus; & il ne comprend pas qu'on puisse parler ainsi d'*Ecrits* divinement inspirés; car, dit il, ** en tout-tems ce qui émane de l'Esprit de Dieu doit avoir le degré de perfection qui caractérise les productions de cet Esprit saint.

Mais n'est-ce pas l'opinion constante de la plus grande partie des *Théologiens*, & des *Théologiens* de toutes les *Comunions*, que le *St. Esprit*, en inspirant les *Auteurs sacrés*, ne s'est pas servi d'eux come de simples machines, mais qu'il leur a laissé leurs divers caractères & meme leurs petites inexactitudes & imperfections de style, & n'est-on pas forcé bon gré malgré d'en convenir, par l'examen & la comparaison de leurs *Ecrits*? Profitant néanmoins de l'avis de *Philographe*, & pour ne pas alléguer de trop graves échantillons de ces inexactitudes, croira-t-il, par exemple, que si *Saint Mathieu* eut

* Pag. 212.

** P. 213.

fait un petit cours de Grammaire & est quel- que Maître en stile, il eût rapporté come il a fait ces paroles de nôtre Seigneur, *Tous ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le Roiaume des Cieux*, & qu'il ne se fut pas énoncé selon la nouvelle Ver- sion de Genève, *Ceux qui me disent, Sei- gneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le Roiaume des Cieux*; & que, par conséquent; si le St. Esprit eût inspiré de nos jours le pieux *Fénélon*, Archevêque de Cambrai, & quel- ques simples Laboureurs, nous n'eussions pas vû sortir de dessous leurs phumés des Ecrits très diférens en exactitude de stile & de méthode?

Ici je ne puis obtenir de moi de ne pas demander à *Philographe*, & je le prie très humblement de ne pas s'en ofenser, très éloigné que je suis de vouloir lui faire la moindre peine, de ne pas lui demander, dis-je, si, en y réfléchissant bien, il ne trouve point qu'on pourroit très justement retorquer ses allarmes contre lui, & dite que si jamais on a offert des armes aux *Désistes* & une matière de triomphe; c'est en voulant di- vinifer tous les mots de la Bible; puis que parla on rejette inévitablément sur le St. Esprit les Inexactitudes qui devoient être mises uniquement sur le compte de l'homme;

inexactitudes qui sautent aux yeux, mais qui aussi, pour tout esprit sage & raisonnable, ne décréditeront point le fond de la Révélation, & n'y porteront même jamais la moindre atteinte; ne devant être regardées que come des traits moralement inévitables de l'imperfection des organes dont il a plû à la Sagesse divine de se servir pour rédiger par écrit les Livres sacrés.

Je m'attends bien à voir ici *Philographe* se retrancher, come il le fait déjà d'avance *, derrière les meilleures Leçons d'un Texte que les homes ont alteré, les fautes des copistes, le Texte lavé de la sale poussière des points dont les Juifs l'ont défiguré, &c. points au reste que je suis bien éloigné, de même que lui, de croire authentiques. Mais si *Philographe* s'étoit bien souvenu lui même de son avis & de ses allarmes, auroit-il parlé de tout cela si fort à découvert? Prudemment donc je brise là dessus.

Philographe me parle de Deistes. Qu'il me permette encore de lui demander, s'il n'en distingue pas de deux sortes: Les uns qui le sont malgré eux, & par une pure suite naturelle de la tournure de leur esprit, & qui dès là se gardent bien d'être affirmatifs ni décisifs; & les autres qui l'étant par libertinage, ou par une orgueilleuse préloktion

& un fastueux dédain de toute Religion, du Peuple, décident en insensés, & en gens qui seroient bien fâchés que la Révélation se trouvât réelle ? Si ces derniers méritent peu de ménagemens, ne paroît-il pas à *Philographe* qu'on ne sauroit trop en avoir pour les premiers, & que, pour tâcher de les convaincre, on doit très soigneusement éviter avec eux toute pétition de principe & tout argument qui n'est pas concluant ; ou que tout au moins, si l'on en emploie qui ne soient pas de la dernière évidence, on doit ne les donner que pour ce qu'ils valent, & bien se garder de les dire démonstratifs. Si l'on eut aimé la Vérité, l'unique Vérité, plus que soi même & ses propres opinions, ou celles que la naissance & l'éducation nous ont fait recevoir, dans tous les siècles certainement c'est ainsi qu'on auroit dû s'y prendre ; mais si jamais on l'a dû, c'est sans doute dans un siècle autant éclairé que le nôtre, où l'on veut absolument de la certitude & de l'évidence.

Je prie le savant *Philographe*, épithète que je lui donne, non par retour de politesse, mais come la méritant avec autant de justice, & de fondement, que je la déclare des plus déplacées à mon égard, je le prie, dis-je, de trouver bon que là dessus je lui cite des

paroles dignes de toute son attention. Elles sont de Mr. *Middleton*, Docteur en Théologie, dont j'avoueraï n'avoir lû aucun ouvrage, & qui ne m'est connu que par cette citation que j'ai lue quelque part, mais que j'estime valoir seule tout un *infolio*. „ Dans „ ce siècle de Pirrhonisme, *dit-il*, où le „ Christianisme est si vivement attaqué & „ come assiégé de près, le vrai moien de le „ défendre n'est pas d'agrandir les fortifica- „ tions, & de faire enforte que, pour se „ mettre à couvert des insultes des assié- „ geans, on ait besoin de plus de secours „ qu'il n'en peut aisément fournir; mais „ plutôt, come d'habiles Ingénieurs, de „ démolir ces foibles dehors, qui ne ser- „ vent qu'à couvrir & à loger l'Ennemi, „ qui peut dès là les battre en ruine avec „ plus de succès, & de se renfermer dans ses „ retranchemens naturels & solides, qui se „ trouveront à la fin imprenables.

Le sujet est si grave & si important, que je crois devoir apuier encore ce sage & excellent conseil, de quelques autres paroles tout à fait paralleles. Elles sont de l'Auteur de la Religion Essentielle. „ Quel parti, „ *dit-il*, a-t-on pris avec les Incrédules? „ Au lieu de leur ôter tout prétexte, en „ examinant de sang froid en quoi ils pou- „ voient

voient être fondés, & de leur abandonner ce qu'ils ataquoient avec raison, & c'est ce qu'on auroit fait si l'on eut connu les véritables intérêts, on s'est roidi contre tout ce qui venoit de leur part; on les a chargés de noms odieux; on leur a disputé jusqu'à un pouce de terrain. Eux à leur tour se sont cramponés à l'extrémité opposée: Ils ont chargé la Religion de ce qui devoit être mis sur le compte des passions humaines. Et voilà comment le zèle mal entendu, loin de servir la Religion, n'a fait que l'obscurcir d'avantage*.

Pour se former quelque idée de cette sage & modérée manière de procéder avec les Incrédules ou Déistes du premier genre dont j'ai parlé, je crois qu'il seroit bon de lire avec attention & une entière déprévention quelques pages du Livre intitulé, *Sentimens de quelques Théologiens de Hollande sur l'Histoire critique du Vieux Testament*, du P. Simon**, de même que les Lettres. 9. 10. & 11. de la suite de ce même Ouvrage, sous le titre de *Défense des Sentimens de quelques Théologiens de Hollande sur l'Histoire critique du Vieux Testament*; Ouvrages attribués au sa-

vant

* Rel. Essent. Suite de la 3e. Part. Let. 12.

** Pag. 219. jusqu'à 286.

vant & célèbre Mr. *Le Clerc*. Quoi que je ne soucrive pas généralement à tout ce qui est contenu dans ces endroits que je note, j'ose néanmoins déclarer ici, que ces endroits me paroissent dignes de l'attention la plus sérieuse de tout sage Théologien, & d'autant plus dignes que jusqu'ici je n'ai vû nulle part aucune solide ni satisfaisante solution aux doutes qui y sont exposés. Que si peut être le seul nom de Mr. *Le Clerc* rendoit ceci suspect à certains Théologiens, je les renvoie à la première page de sa Préface sur son Nouveau Testament; & après l'avoir lue tranquillement & sans prévention, je les prie, je les somme même, que l'on me permette ce terme, oui je les somme de me dire, s'ils ont vû beaucoup de Théologiens, & de Théologiens réputés les plus orthodoxes, s'épanouir en sentimens aussi vifs & aussi affectueux pour le Nouveau Testament, & en démonstrations de vénération pour ce divin Livre, autant énergiques & peu suspectes de toute affectation, que l'y fait Mr. *Le Clerc*. Mais revenons à l'*Examen de Philographe*; & come je m'aperçois que je me suis déjà étendu plus que je ne pensois, on ne fera sans doute pas fâché que je m'en tienne à ce qu'il y a de plus important, & que je passe sur le reste.

À la page 218. *Philographe* paroît presque scandalife de m'avoir vû qualifier les *Plumes de David de Cantiques de l'Eglise Judaique* ; & fa grande politesse ne lui permettant peut être pas de donner eñör là dessus à tout ce que lui inspireroit son zèle, pour me redresser il se contente de dire, que les *Psaumes faisant partie de la Parole de Dieu, cet Etre suprême, à qui tous les tems sont connus, a sù pourvoir, par les mêmes Cantiques, aux besoins de l'Eglise Judaique & à ceux de l'Eglise Cbrétienne.*

Qui oseroit, sans la plus insigne & insensée témérité, afirmer, ni même seulement penser que Dieu ne l'ait pû ? Il l'a pû sans contredit : Mais l'a-t-il voulu faire ? l'a-t-il fait actuellement ? voila ce dont il s'agit. Il ne faut donc pas dénaturer la question. *Philographe* l'afirme, mais sans preuve ; ainsi en atendant qu'il nous en donne de suffisantes, il nous permettra d'en douter. Voici par exemple un de ces points où je prens la liberté de le renvoyer au sage conseil, de *Mr. Middleton*, & où je pourrois même lui retorquer, avec plus de fondement, ce me semble, ce qu'il me dit quelque part, de ne pas se livrer à des conjectures, qu'on pourroit regarder come les fruits d'une imagination échaufée par de vains desirs. * Si *Philographe*

Philographe eut bien fait attention au passage de St. Pierre, qu'à mon grand étonnement il cite contre moi sur la fin de ce paragraphe, il n'auroit point tant exagéré l'idée qu'il veut que nous nous fassions du livre des Psaumes; puis que St. Pierre les y qualifie formellement avec tout le Vieux Testament, de n'être qu'une *Lampe qui lusoit dans un lieu obscur, jusqu'à-ce que le Jour vint à paraître* *.

Ce n'a pas été un petit étonnement pour moi, de voir *Philographe* me taxer indirectement, de chercher à *dégrader les lumières des anciens Rois & des anciens Prophètes, à m'élever au dessus de ces Hommes divinement inspirés, & à rabaisser d'un œil un peu trop dédaigneux leurs sacrés Ouvrages*; sur quoi il m'applique ce langage de l'Ange de l'Eglise de Laodicée: *Je suis riche, je suis comblé de biens & rien ne me manque; & qui ne voit pas qu'il est malheureux, misérable, pauvre, aveugle & nud* **. Quoi, me suis-je dit d'abord; comment se peut-il que *Philographe*, le judicieux, l'équitable, le modéré, l'aimable *Philographe*, soit, à coup sur, le seul de tous les Lecteurs du Journal Helvétique qui ait pû penser; que dis-je, penser? qui ait pû se résoudre à faire imprimer,

que

* 2. Pier. I. 19. ** Pag. 219. 220.

que dans ce que j'avois dit de là supériorité des avantages des fidèles sous l'Évangile, sur ceux des fideles de l'ancienne Oeconomie, je me cherchois personnellement moi même, & m'enfiois de la gloire la plus sotté, la plus ridicule & la plus antichrétienne! Se peut-il donc que *Philographe*, le savant *Philographe*, cet Homme si versé dans nos saintes Lettres, ne se soit pas aperçû que toutes mes expressions sur cet article, expressions mises en italique avec grand soin, ne sont que les propres paroles du Seigneur Jésus lui même & de ses Apôtres! Expressions auxquelles j'ajouterai encore, par manière de renfort, celles ci qui sont encore de nôtre Seigneur: *En verité je vous dis, qu'entre tous les homes il n'y a point de plus grand Prophète que Jean Bapliste: Néanmoins le plus petit dans le Roïaume de Dieu est plus grand que lui** Avec de pareilles autorités, & des garants si augustes & si sacrés, qui auroit crû que j'avois quelque chose à craindre? Je n'en dirai pas d'avantage là dessus; persuadé que je suis que, loin que les insinuations de *Philographe* trouvent aucune créance, lui même, y ayant mieux réfléchi, me rend déjà maintenant sur ce point la justice qui m'est due.

ss Nous

* Luc VII. 28.

„ Nous favons , dit *Philographe* * ,
 „ que dans le Texte original les Pſaumes
 „ font les pures productions de l'Efprit de
 „ Dieu. Pour les nouveaux Cantiques
 „ qu'on voudroit mettre à leur place , come
 „ ils font encore à maitre , nous n'en porte-
 „ rons aucun jugement prématuré. Seule-
 „ ment nous garderons nous bien , ſi nous
 „ ſomes ſages , d'abandoner jamais la
 „ Source des Eaux vives , pour nous creu-
 „ ſer des Citernes entr'ouvertes qui ne con-
 „ tiennent point d'eau. •

Quel que puiſſe être nôtre reſpect pour
 les Ecrits ſacrés , je ne crois pas qu'on doi-
 ve jamais les nommer *la Source des Eaux vi-
 ves* ; titre qui très aſſurément n'eſt dû qu'à
 l'Auteur de toute grace excellente & de tout
 don parfait , dont ils procèdent. Mais pour
 répondre plus directement , *Philographe* a-t-
 il bien conſidéré , que ce qui ſe chante dans
 nos Eglifes n'eſt nullement le Texte ſacré
 des Pſaumes , mais une Verſion & une Pa-
 raphraſe en Vers , où le Poète a ajouté & re-
 tranché ; Ouvrage humain donc ſans doute.
 Or ſi les nouveaux Cantiques dont j'ai parlé
 doivent être eux mêmes auſſi des Verſions
 & des Paraphraſes en vers des endroits les
 plus beaux , les plus moelleux & les plus
 onctueux du Nouveau Teſtament , qui

apparemment vaut bien l'Ancien, & les avoir toujours pour Textes, come je l'ai dit assez clairement, * ces nouveaux Cantiques & nos Psaumes seront tout au moins en parité, & les uns ne mériteront pas plus que les autres d'être qualifiés de *Citernes entr'ouvertes qui ne contiennent point d'eau.*

Il est vrai que *Philographe* nous insinue assez clairement, que lui même ne fait pas un cas infini de notre Version en vers des Psaumes; mais, dit il, s'il s'en faisoit une bone traduction, d'abord en prose, & d'après le Texte Hébreu repurgé de ses points, puis ensuite en vers d'après celle en prose, *j'ose défier à mon tour de pouvoir en indiquer un seul, qui ne put être en entier lu ou chanté, c'est tout un, par toute Ame pieuse & éclairée avec une pleine édification**.*

Et bien, on m'a assuré que *Philographe* avoit montré dès ses jeunes ans beaucoup de talens pour la poésie. Voila donc une entreprise & un Ouvrage digne de lui & de son zèle. Peu m'importe que ce qui se chantera dans nos Eglises porte le titre de Psaumes ou de Cantiques, pourvu que ce soit vraiment de l'édifiant & de l'édifiant au bon coin, c'est à dire au goût de toute Ame pieuse & éclairée.

éclairée. Je serois au reste fort impatient de voir, outre nombre d'autres endroits de nos Psaumes, ce qu'en lisant sans points il substituera à ces paroles, sur les quelles il n'est sans doute pas besoin que je prévienne le Lecteur quant à l'impression qu'elles doivent faire sur son esprit :

*Fière Babel, qui réduis tout en cendre,
Heureux celui qui doit un jour te rendre
Les maux cruels que ta main nous a faits !
Heureux qui doit te détruire à jamais ;
Qui t'arrachant tes Enfans des mamelles
Ecrasera leurs têtes infidèles ! **

Philographe suppose en deux endroits de son *Examen*, come chose toute décidée, que du tems de David il y avoit déjà ce qu'on appelle un *Canon* fixé des *Ecrits sacrés* **. C'est de quoi je lui avoueraï ingénument que je doute ; n'en voiant trace de preuve nulle part. Et come je doute aussi que lui même puisse en alléguer de valides, je le prie de ne pas s'ofenser ; si je lui rapelle encore ici le sage conseil de *Mr. Middleton* ; regardant l'affertion ou la suposition de *Philographe* come un de ces ouvrages extérieurs, de ces foibles dehors, qu'on ne sauroit s'obstiner à vouloir défendre, qu'au préjudice du corps de la Place.

Je

Je croyois avoir si pleinement démontré, que les Hymnes que les premiers Chrétiens chantoient dans leurs assemblées étoient des Cantiques Evangeliques, & non les Psaumes de David, que je n'ai pas été peu surpris de voir Philographe affirmer le contraire, & prétendre le prouver par cette seule question, *Que sont donc devenus ces Hymnes* * ? Sans doute n'auroit il pas fait cette question, s'il eut prévu que je pouvois lui renvoyer la balle, en lui disant, *Et ces Psaumes que sont ils devenus* ? Car enfin l'Hébreu du Texte de nos Psaumes n'étant plus guères déjà alors la langue maternelle des Juifs, & les Eglises Chrétiennes étant composées de Païens convertis aussi bien que de Juifs, & vraisemblablement même des premiers avec supériorité de nombre, pour que les Chrétiens eussent pu chanter les Psaumes de David, il auroit fallu que déjà alors il s'en fut fait des Versions, en vers, soit en grec, soit dans les autres langues maternelles des diverses Provinces de l'Empire Romain où il y avoit des Eglises Chrétiennes. Je demande donc à mon tour, *Ces Versions que sont elles devenues* ? Et je crois être d'autant plus en droit de le demander, qu'étant les Versions d'un Livre réputé des plus sacrés de la Bible, il étoit bien plus naturel

naturel qu'on les eut sauvées des persécutions & de toute injure des tems, que des Hymnes ou Cantiques, si pieux & excellens qu'ils eussent été, mais qui après tout n'étoient que la production de l'Esprit humain. Si cela ne fust pas encore à *Philographe*, il me permettra de lui demander de plus, si, à supposer que les premiers Chrétiens ne chantaient absolument que les Psaumes de David, St. Paul se seroit énoncé come il a fait en deux de ses Epîtres *, en entassant l'un sur l'autre les mots de *Psaumes*, d'*Hymnes*, & de *Cantiques spirituels*? *Philographe*, qui soutient si fort que tout Ecrit divinement inspiré doit être parfait, même en stile, trouveroit-il bien de la perfection de stile dans cet entassement de trois mots tout différens, pour ne désigner après tout que les Psaumes de David? Et ce que je dis ici ne fauroit au reste m'être retorqué, à moi qui ne crois pas nécessaire de soutenir à ce point l'exactitude & la perfection du stile des Auteurs sacrés.

Sur ce que j'avois parlé de faire un triage de nos plus beaux Psaumes, *Philographe* s'écrie, *Peut on avec autant de sang froid nous proposer de faire un triage des Ecrits divins?* Mais ce triage ne se fait il pas actuellement dans toutes les Eglises Réformées, puis que

* Ephes V. 19. Col. III. 16.

Dans le Service public on en faute toujours divers Versets & même divers Psaumes entiers. Et s'il y a quelque Eglise où on ne le fasse pas, cela ne lui fait pas honneur assurément. N'est-ce pas là encore un triage que tout le monde fait à l'égard de toute la Bible en général; dans le choix de ses Lectures; un triage que Mr. *Ostervald* lui même a fait dans l'édition de sa Bible; puis que sur nombre de chapitres & même sur un Livre entier, très sagement, il n'a pas trouvé convenable d'y faire aucunes Réflexions, en sorte que; selon son établissement, ils ne se lisent point dans notre Service public; sur tout n'est ce pas là un triage que fait sans doute *Philographe* lui même, au cas qu'il soit Père de famille; car apparemment que quand il fait lire la Bible dans sa maison pour l'éducation commune, ses lectures ne tombent guères sur nombre de chapitres du Lévitique & des Nombres, sur le Livre de Ruth, sur presque tout le 1er. livre des Chroniques, sur le Cantique de Salomon, sur nombre de chapitres des Prophètes mêmes & de l'Apocalypse, ni sur divers autres que j'aurois trop à faire à citer; & sans doute qu'il n'approuveroit pas ce dont j'ai été témoin moi même il n'y a que deux ans, où à l'issue de notre dévotion du Jeune, étant allé faire

un tour de promenade, je passai devant une maison, où entendant lire d'un ton dévot & des plus retentissans, je prêtai l'oreille, & voici précisément les paroles que j'ouïs: *Ce que j'ai donc reconnu, c'est que c'est une chose bonne & agréable à l'homme, de manger & de boire; (NB. C'étoit un jour de Jeune;) & de jouir du bien de tout son travail dont il s'occupe sous le Soleil, durant les jours de sa vie que Dieu lui a donés, car c'est là sa portion **. Ne sachant que trop l'ignorance où est le Peuple, de tout ce qu'on peut alléguer pour lever le scandale de pareils endroits, je passai bien vite, & me livrai à d'assés tristes réflexions.

Philographe dit, qu'il n'a vu nulle part dans l'Écriture, come je l'avois avancé, que David eût chargé quelques uns des principaux Lévités de l'aider à composer des Hymnes sacrés **. Je dirai donc que j'ai crû pouvoir le conclure des six premiers versets du Ch. XXV. du Ier. Livre des Chroniques, où il est dit, qu'Asaph, Heman, & Jeduthun profétisoient auprès du Roi, & étoient ses Voïans dans les paroles de Dieu pour célébrer & louer l'Éternel, selon la comission que leur en avoit doné le Roi. Philographe me répondra sans doute, que toutes ces expressions ne signifient autre chose,

* Eccl. V. 18. ** Pag. 227.

chose, sinon que ces trois Lévites étoient les Chefs de la Musique sacrée du Roi, dans le chant public de ses Psaumes; puis que le mot de *profétizer* est employé de même dans ce chapitre en parlant de leurs Fils, qui visiblement n'étoient que des Musiciens sous la direction de leurs Pères. Mais je replique & dis, qu'en parlant de ces derniers, le sens du mot *profétiser* est clairement déterminé pour ne signifier que des Musiciens, par les mots de *guittares*, de *harpes*, & de *cymbales*, qui y sont joints; ce qui ne se trouve point quand il est parlé de leurs Pères; distingués donc en cela de leurs Fils, & marqués, par toutes les pompeuses expressions rapportées ci dessus, pour quelque chose de plus que pour de simples Musiciens. Mais ce qui me paroît rendre la chose tout à fait évidente, c'est que plusieurs Psaumes portent expressément le titre de *Psaumes d'Asaph*, d'*Heman*, d'*Ethan*, ou *Jeduthun*, & cela précisément come nombre d'autres sont titrés *Psaumes de David*; ce qui marque ces trois Lévites pour être les Auteurs des Psaumes qui portent leur nom, aussi incontestablement que *David* doit être tenu l'Auteur de ceux qui portent le sien; d'autant plus qu'aux Psaumes 77. & 88. *Asaph* & *Ethan*, dont ils portent le nom, sont formellement

distingués du *Maître Chantre* à qui ces *Psaumes* sont donés pour les chanter, dont l'un est dit formellement *Enfant de Jeduthun*.

L'autre *Enfant de Coré*. Sinon ne sera-t-on pas en droit de dire de tous les *Psaumes* tités de *David*, qu'il n'est pas sù pour cela que *David* en fut l'Auteur, mais que peut être c'étoit seulement ceux qu'il affectionoit particulièrement, & qu'il se plaisoit à accompagner de sa Harpe. Combinant donc ces deux choses, 1^o. que les *Lévites Asaph, Lemam, & Ethan* ou *Jeduthun* étoient les *Organs de David* dans les paroles de Dieu, & étoient auprès de lui, en célébrant & louant l'Eternel, selon la commission que leur Roi avoit donnée le Roi; & 2^o. les titres de plusieurs *Psaumes*, qui sont dits être de ces mêmes *Lévites*, ne pouvois-je pas très légitimement en conclure, que *David*, avoit chargé quelques *Lévites* de travailler avec lui à des *Himnes sacrés*?

Jé n'ai plus qu'un mot à ajouter sur le *busin* general de ma Pièce, examinée par *Philografe*, qui étoit de faire sentir la défectuosité de nos *Psaumes* pour la vraie édification de l'Eglise, & de donner lieu à des *Cantiques chrétiens & Evangeliques*. Ignorant ce que l'on pense ailleurs ailleurs là dessus, & en particulier dans le lieu du séjour de *Philografe*, je puis au moins lui dire, qu'ici, no-

nonobstant le sage & pieux soin de nos Prédicateurs, de sauter divers versets de Psaumes, & mêmes plusieurs Psaumes entiers, quand ils indiquent celui que l'on doit chanter dans l'Eglise, nonobstant cela, dis-je, tous les jours on a occasion d'entendre des gens de tout ordre, Ecclésiastiques, Séculiers, Dévots, Gens du monde &c. se plaindre du peu d'édification qu'ils trouvent dans plusieurs endroits des Psaumes qu'on leur a fait chanter; & ce sont ces plaintes en bone partie qui m'avoient porté à doner les Réflexions qui ont paru dans le Journal de Juillet dernier.

Il ne me reste qu'à assurer *Philographe* des sentimens sincères d'estime & de respect que je ne saurois ne pas avoir pour sa Personne; & s'il veut bien me permettre quelque chose, selon moi, de plus capable encore de servir de correctif à tout ce qui dans ma Réponse sembleroit en demander, qu'à l'assurer que je l'embrasse de tout mon cœur.

C'est sans contredit un très beau nom que celui de *Philographe*, & qui, dans ce que l'Auteur veut nous marquer par là, ne peut que nous le rendre lui même très respectable. Mais me sera-t-il permis d'en prendre un aujourd'hui, qui je crois renferme & toute la richesse du sien, & quelque chose au delà, en me signant,

PHILALETTE.

DISCOURS

Sur la diversité des Conditions.

Prov. XXII. 2.

Vous me demandés encore, MONSIEUR, l'explication d'un Passage de l'Écriture Ste. que vous dites que vous n'entendés pas. C'est cet endroit du Livre des Proverbes, où il est dit, que Dieu a fait le Pauvre & le Riche, & qu'ils se sont rencontrés l'un & l'autre. Pour m'y engager, vous employés votre raison ordinaire, c'est que je suis à portée d'une Bibliothèque, qui abonde en Interprètes de l'Écriture. Je me prête aisément à ce que vous exigés de moi. Vous me trouverés même cette fois plus traitable que de coutume. Je m'étois plaint, dans plus d'une occasion, de ce que vous aviez envoié mes Lettres à Neuchâtel, & aujourd'hui je vous laisse le Maître d'y communiquer celle-ci. En voici la raison, c'est que le sujet que vous me proposés, me donera occasion de faire usage d'un Discours qui mérite d'être publié. Ce sujet est d'ailleurs intéressant, & paroît à sa place, dans un Ouvrage Périodique. Vous savés que M. DE VERTHAMONT, Evêque de Montauban, a fait un

Etablissement, qui a été fort approuvé. Il a fondé un Prix d'Eloquence, pour le Discours qui auroit le mieux développé quelque Point de Morale; tiré principalement du Livre des Proverbes. Voilà la source où vous avez puisé notre Sujet; on diroit que vous avez eu les mêmes vues que ce Prélat.

Voions d'abord ce qu'ont dit les Interpretes sur ce Texte de Salomon; *Le Pauvre & le Riche se sont rencontrés.* Il s'agit de savoir où c'est qu'ils le trouvent ensemble. Quelques Auteurs ont dit, que cela signifie, que nonobstant le différent sort du Riche & du Pauvre pendant la Vie, ils se trouvoient au même niveau à la Mort; que leur condition étoit égale, & qu'ils se rencontrent dans le Tombeau, qui les confond les uns avec les autres. On peut se rapeller ici la belle Stance de Malherbe, que tout le monde fait par cœur, & qui servira de Commentaire à ce Texte des Proverbes. Voici ce que ce Poëte dit de la Mort.

*Le Pauvre en sa Cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses Loix;*

*Et la Garde, qui veille aux barrières du Louvre,
N'en defend pas nos Rues.*

Si il étoit parlé de la Mort, dans le Verset qui précède celui dont nous cherchons le Sens, il seroit déterminé par là; & nous n'hésiterions pas à l'admettre, puis qu'il est déjà

exactement vrai en lui même. Mais ce secours nous manque le plus souvent dans le Livre des Proverbes. On n'est pas dirigé par ce qui précède ou ce qui suit. Ce sont des sentences détachées & isolées, dont il faut trouver le sens par les expressions seules, sans aucun autre secours. Voilà qui a multiplié les Explications du Texte que vous m'avez proposé.

Sur la première que je viens de rapporter, je vous prie, M O N S I E U R, de remarquer, qu'encore qu'elle paroisse assez juste, on peut y trouver un inconvénient, c'est de ne faire rencontrer le Riche & le Pauvre qu'au Tombeau. SALOMON semble avoir voulu nous apprendre, que le Seigneur a établi cette différence de conditions, afin qu'ils se rencontrassent, qu'ils fussent mêlés les uns avec les autres. Il est donc plus digne de la Sagesse de Dieu, que ce soit pendant leur Vie qu'ils se trouvent ensemble. Cette vue est plus étendue, & répond mieux aux desseins du Créateur. J'ous un jour un Prédicateur, qui entendit ce Passage d'une façon fort particulière. Il l'emoloia d'une manière ingénieuse dans un Exorde, que je vai vous rapporter. Le sujet qu'il devoit traiter étoit la demande du Pain quotidien dans la Prière Dominicale, & voici comment il débuta.

..... S A T

20 SALOMON dit, dans le Livre des
 21 Proverbes, que *le Pauvre & le Riche se*
 22 *sont rencontrés.* On explique fort diffé-
 23 remment ces paroles. Quelques uns ont
 24 crû, qu'elles manquent la vicissitude des
 25 choses humaines, qu'il y a du haut & du
 26 bas dans la Vie, que le Riche peut deve-
 27 nir Pauvre, & que le Pauvre change
 28 quelquefois d'état, & devient Riche.
 29 Celui qui se voit aujourd'hui dans l'opu-
 30 lence se trouvera peut être demain dans
 31 le besoin, & celui qui est dans le besoin
 32 pourra se voir assez subitement dans l'a-
 33 bondance. Je ne rapporterai pas les di-
 34 vers autres sens que l'on donne à ce Texte,
 35 parce que ce n'est pas ici le lieu de s'y étend-
 36 dre. Je me contenterai d'indiquer un
 37 Sens, que l'on peut donner à ces pa-
 38 roles, qui est peut être le plus naturel
 39 de tous. L'endroit où *le Riche & le Pau-*
 40 *vre se rencontrent*, c'est au pic des Au-
 41 tels. Malgré la différence de leur situa-
 42 tion, ils doivent également s'abatre de-
 43 vant Dieu, pour reconoitre la dépendance
 44 où ils sont à son égard, & lui exposer
 45 leurs besoins.

Vous jugés bien, MONSIEUR, que
 ce n'est là qu'une application ingénieuse de
 ces paroles, & que cet habile Orateur n'a-
 voit pas intention d'en limiter le sens à cette

ocasion seule. Le Pauvre & le Riche se rencontrent dans bien d'autres circonstances, & on peut dire qu'ils se trouvent ensemble dans tout le cours de la Vie. Leurs besoins les réunissent devant Dieu, pour implorer les secours de sa Providence, mais ils se rapprochent aussi les uns des autres, pour tâcher, par les assistances qu'ils se donent mutuellement, de remédier eux mêmes à leurs besoins.

Il faut donc donner, à ces paroles de *Salomon* un sens plus étendu & plus général. *Le Seigneur a fait le Pauvre & le Riche. Ils se sont rencontrés les uns & les autres*, c'est à dire, que Dieu a voulu qu'il y eut différentes Conditions parmi les Hommes, & que cette diversité contribuât à les rapprocher. Il les a placés vis à vis les uns des autres, pour se secourir réciproquement. Les Riches & les Pauvres sont faits pour s'aider dans leurs besoins. Ceux qui manquent de fortune doivent rendre des services à ceux qui sont dans l'abondance, & ceux-ci doivent faire part de leurs biens aux autres. Le Pauvre cultive la Terre du Riche, & lui rend des services journaliers. Le Riche ne vivroit pas sans le travail du Pauvre, qui ne subsiste à son tour que par ce qui lui revient de la rétribution ou de la libéralité du Riche. Par là, les voilà dans la nécessité de se joindre ensem-

ble. Ils dépendent absolument les uns des autres , & les Riches se tromperoient fort , s'ils s'imaginoient que ce sont les Pauvres qui sont dans la plus grande dépendance.

Je croi, MONSIEUR, que vous conviendrés que ce doit être là la vue de *Salomon*, & que vous regarderés come une pure chimère l'égalité parfaite que certains Visionnaires ont prétendu qu'il y devroit avoir parmi les Homes. C'est ce qu'il sera aisé de sentir, par le développement que je vai donner de cette dernière Explication du Passage des Proverbes. Il ne me sera pas difficile de la mettre dans tout son jour. Je vous ai déjà insinué que j'ai oui un bon Discours sur ce sujet, dont je tâcherai de vous rapporter l'essentiel.

L'Orateur qui avoit pour Texte précisément notre Passage des Proverbes, comença par expliquer les termes de *Pauvre* & de *Riches*.

Ces expressions, dit-il, désignent ici en général les différens états. L'idée de *Riches* comprend celle du Maître, du Grand, du Puissant. Dans l'idée du *Pauvre* est renfermée celle du Serviteur, du Petit, du Foible, parce qu'en effet la diversité des Fortunes est la vrai fondement de ces relations. Le *Riches* & le *Pauvre* se rencontrent, c'est à dire les différentes conditions & les différentes

Fortunés se prêtent un secours mutuel, & se soutiennent les unes les autres. DIEU, qui a créé les Riches & les Pauvres, n'a pas eu dessein qu'ils constituassent des Classes séparées, mais il a eu pour but, qu'ils s'aidassent réciproquement. C'est ce qui est sensible, soit qu'on considère la diversité des Fortunes, par rapport à la société en général, soit qu'on l'envisage par rapport aux Particuliers.

Un des plus fermes appuis de la Société, c'est cette inégalité des conditions. Si le Corps Politique de l'Etat ne peut se passer d'une Tête, qui le dirige, il lui faut aussi des bras pour exécuter. Si la Justice des Magistrats doit procurer le bonheur des Petits, l'obéissance des Petits doit affermir l'Autorité des Magistrats.

C'est de cette subordination, que résulte le Salut commun. Cependant cette inégalité de Conditions ne sauroit subsister, sans la diversité des Fortunes. Faites cesser cette diversité, tous prétendront avoir un droit égal à commander; nul ne se croira dans l'obligation d'obéir.

Nous ne sommes pas tous également capables d'être Politiques, Magistrats, Soldats, Savans, Négocians, Artisans, Laboureurs. Chacune de ces Professions est nécessaire. Il ne s'agit pas d'examiner qu'elle est la plus utile; peut être le sont elles toutes égale-

ment. Mais il en est de plus pénibles, de plus dangereuses, & de moins honorables les unes que les autres. S'il n'y avoit point d'inégalité dans les Fortunes, comment les uns seroient ils chargés des fonctions viles, fatigantes & périlleuses, pendant que les autres en seroient exemts? Qui est-ce qui consentiroit à changer le repos, dont il pourroit jouir, autour du Champ & de la Vigne qu'il auroit hérité de ses Pères, pour les travaux, les fatigues & les hazards de la Guerre? Qui est-ce qui voudroit s'arracher aux douceurs de vivre dans le sein de sa Famille, pour confier sa vie à un frêle Vaisseau, & s'exposer à l'intempérie des Climats les plus éloignés, pour apporter dans sa Patrie des Richesses étrangères? Il falloit qu'une heureuse nécessité forçat les Hommes à s'attacher à quelque Objet particulier, le plus conforme à leurs talens & à leurs inclinations. Par là on travaille, non seulement pour soi même, mais aussi pour les autres, du travail desquels on profite à son tour. Chacun se livrant aux choses auxquelles il se trouve le plus propre, & n'ayant qu'un seul Objet, réussit infiniment mieux; & devient beaucoup plus utile à la société.

Les Richesses élèvent une Ame généreuse; ses sentimens s'anoblissent, ses viles s'étendent; elle devient capable de commander

La Pauvreté inspire naturellement une modestie & une humilité, qui dispose à l'obéissance. L'Ordre nait de lui-même, & c'est à l'inégale distribution des Richesses, que nous en sommes redevables. L'un contribue de ses biens à la sûreté de l'Etat, l'autre y emploie ses talens. Celui-ci forge les Armes pour le Combat; celui-là s'en sert avec valeur. Les uns & les autres, semblables aux différens ressorts d'une même Machine, concourent à un même but.

Le Magistrat sert utilement la société, en rendant à chacun ce qui lui est dû. Le véritable Savant est aussi fort utile aux autres. Il travaille à perfectionner les Arts, à adoucir & à épurer les Mœurs de ses Concitoyens. Le Négociant s'applique à augmenter son bien & par là fait en même temps croître les Richesses de l'Etat.

Mais ni le Magistrat, ni le Savant, ni le Négociant ne pourroient vaquer à ces différentes occupations, si d'autres ne les déchargent du soin de faire leurs Vêtemens, de bâtir leurs Demeures, de cultiver leurs Terres, de préparer leurs Alimens, & de mille autres soins semblables. Le Pauvre qui en est chargé, en travaillant pour les autres, & en les mettant en état de vaquer à leurs différens Emplois, travaille donc en éfet pour la Société, come ceux qui ont des

fonctions plus honorables contribuent à l'entretien du Pauvre. De cette inégalité des Conditions & des Fortunes, il a dû arriver, que ceux qui seroient dépourvus de tout, ofriroient à ceux qui seroient mieux partagés qu'eux, leurs bras & leurs services, pour obtenir leur nourriture, & les secours dont ils ne peuvent se passer.

Les choses iroient moins bien, si tous les Hommes vivoient dans une égale abondance. Chacun demeureroit enseveli dans un stérile repos, qui nuirait beaucoup à la beauté de l'Univers. Si chaque Particulier jouissoit d'une Fortune, sans crainte de la voir diminuer, & sans espérance de la voir augmenter, tous languiroient dans l'oïveté & dans l'indolence.

L'Intérêt particulier domine la plupart des Hommes. Il falloit donc quelque moyen propre à animer leur émulation, & à vaincre une paresse à laquelle ils n'ont que trop de penchant. L'inégale distribution des Richesses produit cet effet. Elle met en mouvement tout le Genre-humain. Elle aiguise l'industrie, elle a fait inventer les Arts, & elle les perfectionne tous les jours. La crainte, ou plutôt l'horreur de la nécessité engage l'un à se soumettre aux fonctions les plus basses & les plus pénibles. Le desir d'aquérir

rend l'autre industrieux, diligent, assidu à son travail.

Ne soions pas surpris, si l'on voit si souvent des Gens dans un état médiocre, ou même de pauvreté, l'emporter par leurs talens, sur ceux qui par l'état de leur fortune sembloient avoir plus de facilité pour les acquérir. C'est au malheur, dirai-je, ou au bonheur de leur Naissance, qu'ils en sont redevables. C'est la Pauvreté, qui a excité leur industrie, qui a animé leur zèle, qui les a soutenus, qui leur a tout rendu facile. C'est elle qui en a fait des Artisans laborieux, de prudents Négocians, des Savans illustres, des Généraux fameux. Sans la diversité des Fortunes peut être ne se seroient-ils jamais distingués de leurs Concitoyens.

C'est donc la Sage Providence qui a établi cette inégalité, cette différence de Conditions, d'où dépend la Subordination nécessaire entre les Membres de l'Etat, en faisant servir les uns aux besoins des autres. Cette inégalité anime l'industrie, développe les talens, & produit mille bons effets. Elle entretient sur tout cette étroite correspondance, si essentielle au bonheur des Hommes. C'est donc pour le bien de la société, pour l'utilité publique, que le Pauvre & le Riche se rencontrent.

C'est encore pour contribuer à leur bonheur mutuel, qu'ils se trouvent ensemble, & quand chacun n'auroit en vûe que son intérêt particulier, il n'en résulteroit pas moins ce bon éfet.

„ Il en est de tous les Homes, qui cou-
 „ vrent la Terre, dit l'Abé Pluche, come
 „ des Habitans d'une grande Ville. Ceux-ci
 „ s'anoncent tous pour être d'une certaine
 „ profession. La plûpart même afichent
 „ leur nom & leur favoir faire. Tous tra-
 „ vaillent fans doute, pour eux mêmes,
 „ & totis cependant servent la Société. L'un
 „ vous ofre des souliers, un autre vous fa-
 „ brique un Chapeau. Toutes les Ense-
 „ gnes de Londres & de Paris sont des pro-
 „ messes de service. Dans ces Villes, &
 „ par tout ailleurs, chacun croit travail-
 „ ler pour soi, & il ne se trompe point.
 „ Mais les choses se trouvent rangées d'un
 „ bout de la Terre à l'autre, come si tous
 „ les Habitans n'avoient en vûe que le ser-
 „ vice de la Société. Ce qui se fait pour la
 „ Société, se fait pour moi, & pour tous
 „ ceux qui la composent. Je dois donc re-
 „ mercier Dieu, de la diversité qu'il a mise
 „ dans les Conditions, pour y entretenir
 „ la correspondance des secours, & d'avoir
 „ rendu ces secours infailibles, en piquant

, chaque Particulier par la pointe du
 „ besoin *.

Je reviens, MONSIEUR, à notre Philo-
 sophe Chrétien, & à son judicieux Discours.
 Il a fait voir ensuite, que la différence des
 Conditions fait non seulement le bonheur
 de la Société, mais encore celui des Parti-
 culiers.

L'Artisan, qui ne cherche que son inté-
 rêt propre, qui subvient à ses besoins & à
 ceux de sa Famille, contribue sans y penser
 au bonheur des Riches. Le Riche, qui ne
 cherche qu'à satisfaire ses goûts, à se pro-
 curer des agrémens & des comodités, con-
 tribue aussi, sans y penser, au bonheur de
 l'Artisan. L'un & l'autre se rencontrent en
 un même point. Ils se procurent des avan-
 tages mutuels.

Quelle que soit l'Opulence du Riche,
 il ne sauroit en profiter, sans le secours des
 Pauvres. Veut-il avoir des Maisons? Ce
 sont eux qui les bâtissent. Possède-t-il des Ter-
 res? Il a besoin des Pauvres, pour les cul-
 tiver. Ses Richesses ne peuvent, sans l'in-
 dustrie des autres Homes, lui procurer ces
 Ameublemens, ces Equipages en quoi il
 fait consister son bonheur. Mais l'industrie
 des

* Spect. de la Nature, T. VI. Diversité des
 Conditions.

Pauvres leur seroit inutile , sans le secours des Riches qui la mettent en œuvre.

Que le Riche se glorifie de la propriété des Biens , le Pauvre ne laisse pas d'en partager avec lui l'usage. Les plus superbes Maisons ne sont pas seulement habitées par ceux qui les possèdent ; elles servent aussi d'asile à leurs Domestiques. Le Riche ne consume pas seul les Fruits que produisent ses Terres ; il faut qu'il en distribue à ceux qui se consacrent à son service , ou dont il emploie les talens. Le Pauvre dépend en éfet du Riche ; mais le Riche dépend il moins du Pauvre ? La protection du Grand n'est pas plus avantageuse au Petit , que l'affection , la reconnoissance & les services du Petit sont utiles au Grand. Si la douceur & la bonté du Maître fait le bonheur des Domestiques , le caractère des Domestiques influe beaucoup sur la félicité du Maître. Le Riche peut aisément rendre heureux ceux qui l'aprochent ; mais ceux-ci , par un retour égal , peuvent contribuer beaucoup à son bonheur. Ainsi la sage Providence , non contente de donner , à tous les Hommes , une commune nature , a voulu encore les unir par leurs besoins. Par-là le Grand & le Petit , le Maître & le Domestique , le Riche & le Pauvre , se rapprochent & vivent ensemble.

Il est donc clair que ce partage inégal de Richesses contribue beaucoup au bien public & à celui des Particuliers. La Société tomberoit en confusion, si les biens & les honneurs étoient distribués avec une parfaite égalité entre les Homes. La diversité, qui règne à cet égard, fait la beauté de la Société. Elle seroit beaucoup moins heureuse, si les choses avoient été réglées autrement. Par là les Homes dépendent les uns des autres, & c'est le lien qui les unit.

N'oublions pas une Réflexion plus morale que les précédentes, c'est que Dieu a voulu par là donner lieu à ceux qui se trouvent dans ces Conditions différentes, d'exercer des Vertus de plusieurs sortes, & les aider à faire leur salut. Le Riche peut gagner le Ciel par ses charités, le Pauvre par sa résignation & sa patience.

Heureuse inégalité, conforme à l'état de l'Home sur la Terre, & qui remplit d'une manière si parfaite les fins que l'Auteur de la Nature s'est proposées! On n'y sauroit méconnoître la main d'un Dieu infiniment bon & infiniment sage!

Vous reconnoissés aussi sans doute, M O N S I E U R, dans ce Discours un Philosophe, qui avoit bien médité son Sujet, & qui l'a manié fort habilement. Je ne m'arrê-

terai

rerai pas au second Membre de la Sentence de Salomon, qui fût aussi développé avec quelque étendue. Ce sage Prince ajoute, que c'est le Seigneur qui a fait le Pauvre & le Riche.

On nous a fait voir là dessus, que non seulement Dieu a établi cette diversité de Conditions ; mais encore que c'est lui qui a fait chacun ce qu'il est : Que si l'un est Riche & l'autre Pauvre, c'est parce que Dieu les a faits ainsi. Mais je croi, que, pour entrer dans la pensée de Salomon, il n'est pas nécessaire d'aller jusques là, & qu'on peut s'en tenir à cette Providence générale, qui a réglé qu'il y auroit de la différence entre les Homes, à l'égard des Richesses, & que quelques uns en seroient mieux partagés que les autres. Je supprime donc le détail où notre Orateur est entré là dessus, & je vai finir par quelques Moralités sur cette matière.

On a beau prouver aux Homes, que rien n'est plus sage que cette variété dans les Fortunes & dans les Conditions. Ceux qui ne se trouvent pas assez bien partagés à leur gré se plaignent d'une distribution si inégale. Ils ont peine à convenir, que les choses aient été bien réglées par la Providence. D'où vient, disent-ils, un fort si différent entre des Etres de même nature?

Pourquoi les uns nagent-ils dans l'abondance, pendant que les autres passent trilement leur Vie dans l'indigence, & presque dénués de tout ? Ils murmurent de cette prédilection, & ils osent la traiter d'injuste. Mais nous venons de voir, que ce désordre apparent est dans le fond l'ordre le plus exact qui puisse se trouver dans la Société. Ce n'est que nôtre Orgueil ou nôtre intérêt propre, qui nous empêchent de le sentir, & même de l'admirer.

On peut employer diverses raisons, pour essayer de calmer ces inquiétudes & ces plaintes. Nôtre vanité nous fait quelquefois envier la condition des Grands. Vous voudriés être d'une Maison illustre. Vous voudriés être à la place de cet Home de qualité; qui jouit d'une grande distinction & d'une brillante fortune. Mais tout le monde ne peut pas avoir une Naissance distinguée. Vous n'avés pas le relief que donne la Noblesse; vous n'avés qu'un Bien médiocre; mais vous avés d'autres avantages: Vous jouiflés, par exemple, d'une bone fanté & votre tempéramment est des plus robustes. Ce Grand, ce Noble, à qui vous portés envie, voudroient acheter, l'un par ses Titres, l'autre par ses Trésors, un bien que vous avés de plus qu'eux, & à quoi vous ne faites presque aucune atention.

Au défaut de la Naissance, vous voudriés au moins posséder quelque Emploi dans votre Patrie, qui vous y attirât de la considération; au lieu que vous passés tristement votre Vie dans l'obscurité. Mais vous devés vous en consoler, si vous êtes raisonnable. Dites vous, qu'en demeurant dans votre condition de Particulier, vous ne vous trouverés pas en bute aux discours de chacun, qui prétendront que vous leur êtes responible de votre conduite. Vous ferés moins exposé à l'envie & à la malignité du Public. Vous jouirés tranquillement de votre liberté, qui est un des biens les plus précieux.

C'est proprement les Richesses, que nous desirons le plus ardemment & que nous envious à ceux qui les possèdent. Mais ne nous laissons pas si fort éblouir à leur vain éclat. Ceux que vous voiés dans l'Opulence ne sont pas aussi heureux qu'ils le paroissent. Si nous avions à former quelque souhait, ce seroit celui d'*Agur*; *Ne me done, Seigneur, ne la Pauvreté ni les Richesses.*

Après tout, dans quelque situation que nous nous trouvions, il faut aquiescer à notre état, & nous trouver bien dans la condition où la Providence nous a placés. Faisons attention, que si, d'un certain côté, nous somes moins avantagés, que ceux

dont nous envions le sort , nous le sommes plus qu'eux à d'autres égards. Les biens & les maux se balancent dans cette Vie. Chacun en a sa portion, & c'est celle qui lui convient.

Pour tranquiliser ceux qui ne se trouvent pas dans une situation dont ils puissent être satisfaits , quelques Moralistes ont essayé de leur persuader , que le bonheur est égal dans toutes les Conditions. Mais il me semble , qu'ils sont allés trop loin , & je me garderai bien d'être garant d'un semblable Paradoxe.

Il parût , il y a 12. ou 15. ans , un Poëme , dont le but étoit de prouver l'égalité des Conditions. L'Auteur y soutient hardiment, qu'il n'y a pas des Hommes plus fortunés les uns que les autres. La Rochefoucauld avoit dit à peu près le même chose. Vous trouverez dans sa Réflexion 61. qu'il y a une certaine proportion de biens & de maux , qui rend les fortunes égales.

La grande Objection contre ce sentiment, c'est le triste sort de certains Malheureux. A cela que répond le Poëte que je viens de citer, *Et Tout état a ses maux , tout Homme à ses revers.*

Mais il y a *Maux* , & *Maux*. Il y en a qui troublent beaucoup plus notre bonheur les uns que les autres ; ou , pour parler plus juste , il y a des disgrâces , qui nous plongent dans la dernière désolation.

On dit , il est vrai , pour appuyer le Para-

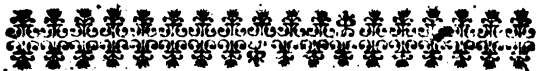
doxe, que le bonheur dépend principalement de notre manière de penser, que la constance & le bon esprit, l'habitude de souffrir, adoucissent beaucoup les accidens les plus fâcheux de la vie. Mais on nous persuadera difficilement, que la maladie, la prison, le deshonneur, l'indigence trouvent toujours à point nommé, des compensations toutes prêtes, qui les égalent à la santé, à la liberté, à une bonne réputation, à l'état tranquille, qui ne manque de rien. Il est vrai que *tout état à ses maux*. Mais il y a des maux légers, qui ne troublent que foiblement le repos de l'Âme, & de l'autre côté il y a des maux affreux & insupportables, qui rendent la Vie à charge. Puis que tous les tems de la vie d'une même Personne, ne sont pas également heureux, on doit dire, à plus forte raison, que les fortunes séparées par de si grands intervalles, ne sont pas toutes également heureuses. Ce Stoicisme outré est donc peu propre à consoler les Pauvres & les Malheureux.

Pour ne point outrer la Morale, on doit donc se borner à faire voir en général, que les Petits peuvent être aussi heureux que les Grands; qu'un Roi n'est pas quelquefois aussi content que le dernier de ses Sujets; que les Dignités, les Richesses, les commodités de la Vie, ne décident pas de la félicité,

& que dans tous les états ordinaires, on peut jouir du repos de l'esprit; & qu'en tout tems le bonheur dépend plus de nôtre manière de penser, que des circonstances extérieures où nous nous trouvons.

Il faut ajouter, à l'honneur de la Religion, que c'est elle seule qui peut faire admettre cette Thèse générale, que nôtre bonheur dépend de nous, dans tous les états où nous pouvons nous trouver. Il n'y a que l'espérance d'une autre Vie plus heureuse, qui puisse faire supporter certaines situations.

Autre conséquence à l'avantage de la Religion, que je ne dois pas omettre, & que j'aurois dû même indiquer plutôt. Elle découle du sujet principal que je viens de traiter. Nous avons vû que la diversité des Conditions est utile à la Société, parce que ceux qui sont dans le besoin sont portés par là à servir les autres. Cela conduit à cette conclusion, par où je vai finir. S'il y a une Religion qui engage à rendre des services aux autres, par un principe beaucoup plus noble, je veux dire par attachement pour eux, par l'amour du Prochain, c'est cette Religion, qui doit faire de bons Citoyens, parce que les effets de l'affection & de la tendresse sont beaucoup plus efficaces que ceux du besoin & de l'intérêt. La conséquence naturelle, c'est donc de regarder le Christianisme come la perfection de la Société.



L E T T R E

Sur les Beaux Arts & sur les Sciences, a l' Auteur des Réflexions sur les Avantages que procurent les Beaux Arts : Journal de Septembre p. 237.

Vita sine Litteris mors est.

JE vous fai bon gré, *Monsieur*, d'avoir fait l'Eloge des Beaux Arts, qui sont les plus forts Liens de la Société, & les Bienfaiteurs du Genre Humain. Le Boulanger nourrit le Tailleur; celui-ci l'habille à son tour & le Maçon fait leur Logement. Tous les Arts se prêtent un secours mutuel. Anéantissés les, la Société tombe dans la Barbarie & dans une honteuse disette: Le Monde entier retourne dans le chaos. Les Arts mêmes les moins nécessaires; ont pourtant leur utilité, par l'exercice qu'ils donnent aux talents, par la noble émulation qu'ils produisent, & par l'ascendant qu'ils ont sur les passions; qu'ils corrigent, ou qu'ils modèrent du moins. C'est ainsi que la Musique semble tenir notre Cœur entre ses mains, & régler tous ses mouvemens. Voici come le fameux *Pope* exprime son pouvoir,

Par

*Par les divers accens du fameux Timothée ,
 Admirés come l'Âme initié & transportée ,
 Quite & prend tout à coup de nouveaux sentimens ;
 Quand il change de ton , diversens mouvemens
 Partagent , à l'envi , le grand Cœur d'Alexandre ;
 Il s'anime , il s'irrite , il veut tout entreprendre &
 Implacable Guerrier , foible Amant tour à tour ,
 La Gloire dans son Cœur combat avec l'Amour :
 Avec transport , tantôt , il demande ses Armes ,
 Et tantôt il soupire , & se baigne de larmes.
 Un Grec sût triompher du Vainqueur des Perses ;
 Et le Maître du Monde obéit à ses Charms.
 Quel Cœur.n'éprouve pas ce que peut l'harmonie
 Quand à de nobles Vers sa force est réunie ?*

L'Empire de l'Eloquence n'est ni moins étendu ni moins puissant. Jules César Rival d'Alexandre , en éprouva la force , à l'ouïe du Discours de Cicéron pour Ligarius : Il étoit résolu de le condamner , & tenoit en main les Papiers qui contenoient les preuves de son Crime & sa Sentence. Mais après avoir entendu le Plaidoyer de l'Orateur Romain , il ne pût prononcer sa condamnation : Les Papiers lui tombèrent de la main , & Cicéron triompha du Vainqueur de Pompée & des Romains.

*Ton pouvoir enchanteur , ô divin Eloquent ,
 Confond le Criminel protégé. l'Innocence ;
 Aux Sages , aux Heros tu décernes le prix ;
 Démosthènes par toi , défendit sa Patrie :
 Cicéron des Méchans reprima la furie.*

*Organe du Savoir Apui de l'Equité
 Ton Art, fait triompher l'auguste Vérité.
 Belle sans ornement ton flambeau nous éclaire.
 Tu fais également, convaincre, instruire & plaire.*

A l'égard de la *Sculpture*, vous l'avez dit, *Monsieur*, elle immortalise les Heros; elle semble donner de la vie & du sentiment à un Bloc de *Marbre*, & come le dit l'illustre *Fontenelle*.

*Son Ciseau suit lui faire prendre
 La Moleste même des Chairs ;
 Et ce je ne sai quoi de sensible & de tendre,
 Qui forme les traits & les airs.*

Les *Statues* élevées à des *Morts* célèbres, excitent les *Vivans* à leur ressembler. C'est ce qui fait qu'*Athènes* a produit tant d'*Hommes* fameux. Aussi *Cicéron* disoit-il, en contemplant les *Monumens* consacrés à leur gloire, que par tout où l'on passoit, on marchoit sur des *Histoires*. Rien n'excite plus à *Vertu*, & aux grandes *Actions* que les grands *Modèles*; & rien ne contribue plus à la prospérité d'un *Etat*, que d'y faire fleurir les *Sciences* & les *Beaux Arts*: *Mr. de Fontenelle* ne craint pas de dire, que l'*Université* de *Paris* n'a pas moins contribué à la grandeur de la *Capitale*, que le *Séjour* des *Rois*.

Je sai, que tout le *Monde* ne pense pas si favo-

ablement des Sciences & des Beaux Arts. On cite l'exemple de *Carthage* & de *Lacédémone*, dont l'une se rendit illustre par son Commerce & par ses Richesses; l'autre, par la sévérité de ses Loix, & par le courage de ses Habitans. Mais *Athènes* savante fût plus redoutable à *Philippe* que l'austère *Sparte*. *Carthage* ne fit rien de grand que par le secours des Troupes Etrangères, & par la valeur de quelques Particuliers. Les Citoyens de *Spartes* avoient quelque chose de dur & de féroce; ils ne conoissoient point les devoirs de l'Humanité. Ils diminuèrent en Vertus à mesure qu'ils augmentèrent en Pouvoir: Aussi firent ils haïr leur Domination, par tout où ils la portèrent: Ces deux Républiques perdirent entièrement leur lustre, en perdant leur Puissance; au lieu qu'*Athènes* dominoit encore par l'Esprit & les Connoissances, lorsqu'elle cessa de se rendre redoutable par les Armes, & qu'elle fut sujette aux Romains.

Mr. *Des Landes* rapporte un fait, qui, s'il est vrai, prouve combien les Hommes ignorans sont attachés à leurs préjugés, & connoissent peu leurs vrais intérêts. Il dit, que la Ville de *Norcia*, quoi que soumise au Pape, forme une espèce de République, & que ses Habitans n'obéissent à aucune loi qu'ils

qu'ils n'aient faite eux-mêmes. Une des principales, c'est que tout Home, qui fait lire & écrire ne peut posséder aucune Charge de la République; tant ils sont persuadés que les Lettres sont dangereuses pour un Etat. Tous les Procès à *Norcia* se décident par quatre Jugés non lettrés, qui font toute la Magistrature de cette Ville. Reste à savoir si la Justice y est bien exercée, & si l'Ordre y est bien observé. Ne seroit-ce point des Aveugles, qui conduisent d'autres Aveugles?

On dira peut-être, que les Arts produisent le *Luxe*; mais l'expérience prouve le contraire. Un Peuple bien occupé ne se livre guères à la Moleste: Les Arts sont fort cultivés en *Hollande*, & le *Luxe* y est peu connu. Mais, *Monsieur*, la Personne à qui vous adressez vos Réflexions, & dont vous faites l'Eloge, est plus capable que moi de répondre à cette Objection, & je ne doute point qu'il ne s'aquite bien de cette tâche.

S'il m'étoit permis de réfuter cette Objection; par des faits, je dirois que ce ne sont point les Arts qui ont amené le *Luxe* chez les *Romains*, ni chés les autres Nations opulentes; ce sont les Richesses qui ont fait rechercher les comodités de la Vie, & tout ce qui pouvoit la rendre agréable: Quand on n'a

que le nécessaire, on ne sauroit doner dans le superflu. On ne s'amuse point à aroser les Fleurs de son Parterre, quand on a besoin d'eau pour soi même.

Mais, dira-t-on encore, si les Arts ne sont pas les Causes du Luxe, on peut du moins se passer de leur secours; avant qu'ils fussent inventés les Homes ne laissoient pas de se nourrir & de vivre? Mais qu'est-ce qu'une Vie toute animale, environée de besoins succèssifs, dont le sentiment pénible nous fait éprouver à chaque moment l'inquiétude & la fatigue de ne pouvoir les satisfaire?

Pour mieux voir combien les Arts sont utiles & nécessaires, il n'y a qu'à considerer aujourd'hui ces mêmes Pais si florissans autrefois, & que l'Ignorance & la Barbarie des Turcs ont dévastés. Que sont devenues la superbe Babilone, la riche Ecbatane, Athènes même, non moins fameuse par la magnificence de ses Edifices, que par la culture des Arts & des Sciences? Ces Villes célèbres ne sont plus qu'un tas de ruines. On cherche la place où elles étoient & on ne la trouve plus.

*Des superbes Cités fameuses dans l'Histoire
Il ne reste plus rien de leur antique gloire,
Que des Marbres brisés, & de vastes débris:
Et le Voyageur est surpris*

Qu'on

Qu'on ait tant célébré leur grandeur leur puissance ;
 Aujourd'hui que leur décadence
 N'excite plus que le mépris.

Un illustre Auteur a remarqué , que les Arts marchent d'un pas égal avec les Républiques & les Empires : Ils se dévelopent & font des progrès , à mesure que les Etats où ils naissent prospèrent & s'agrandissent : Ils tombent en décadence , lorsque ces mêmes Etats comencent à décliner : Il semble qu'ils soient entraînés par les mêmes Révolutions , & qu'ils soient atachés les uns aux autres , par une destinée comune. Un Ecrivain Anglois a eü , à ce sujet , une idée très singulière : Il a dit , que le courage des *François* avoit diminué , depuis la mort de *Racine* & de *Corneille* ; come si la valeur des Héros , que ces grands Poètes faisoient parler , eût passé dans l'Amé des Auditeurs , & les eût échauffé d'un noble courage.

Il est vrai que l'Empereur *Marc Aurèle* rendoit graces aux Dieux , de n'avoir pas permis qu'il fit de grands progrès dans la *Rhétorique* , dans la *Poétique* , & dans les Arts de cette nature ; mais il n'avoit pas laissé de les cultiver , & il ne blâmoit qu'une application trop suivie dans un Prince , qui a des occupations plus importantes. Peut-être aussi ne condamnoit-il que la manière

dont les Déclamateurs & les Sophistes par-
 loient de ces Sciences, & le mauvais usage
 qu'ils en faisoient. Mr. de *Voltaire* l'a dit
 avant moi; on a acablé presque tous les Arts
 d'un nombre prodigieux de règles, dont la
 plûpart sont inutiles ou fausses. Rien n'est
 plus aisé, que de parler, d'un ton de Maître,
 de choses qu'on ne peut exécuter. Chaque
 Art, chaque Science a son Jargon inintelli-
 gible, qui semble n'être inventé que pour
 en défendre les aproches. On reproche
 encore aux Arts d'avoir leurs révolutions
 come les Empires; de n'avoir aucuns prin-
 cipes fixes & certains, enforte que ce qui
 plait aujourd'hui peut déplaire demain: On
 ajoute, que ce qui est du goût d'une Nation,
 ne satisfait pas également un autre Peuple.
 Examinons, si ce reproche a quelque fon-
 dement: Mais si je considère l'aprobation
 presque générale que toutes les Nations,
 tous les Siécles ont acordé à certains Ou-
 vrages, come ceux d'*Homère*, de *Virgile*,
 de *Démotshènes* & de *Cicéron*, je ne puis que
 me persuader que tous les Arts ont des règles
 sûres & éternelles, & qu'un Artiste mérite
 nos suffrages, à proportion qu'il les observe
 plus ou moins. A cet égard on ne peut dire,
Vérité deçà les Pirénées: Erreur au delà.
 Nos principes ne varient point; & les éloges
 qu'on

qu'on donne à des Peintres, à des Poètes, à des Orateurs, à des Géomètres illustres, ne sont point limités par des Fleuves & par des Montagnes. Remarqués, *Monsieur*, que je place les Philosophes à côté des Poètes, & des Orateurs; car n'en doutons point; dans le Temple de Mémoire *Démotthènes* marche à côté de *Platon*, & l'Auteur de la *Henriade* sera peut-être un jour assis à côté de *Descartes*. Dans la République des Lettres, les rangs des Ecrivains célèbres sont égaux: Les divers genres de leurs Productions ne mettent entr'eux aucune distinction; & s'il y a quelque différence elle n'est marquée que par le plus ou le moins d'utilité, ou de perfection de leurs Ouvrages.

Un reproche mieux fondé est celui-ci: Les Sciences & les Arts, dit-on, enrichissent rarement; ils causent souvent la perte de la santé, & quelquefois de la vie. On cite sur cela l'exemple d'*Homère*, réduit, par une extrême pauvreté, à promener sa Muse héroïque de Ville en Ville, à faire d'un Art divin, un vil Métier, & à faire parler les Dieux, pour divertir les Homes. On cite encore celui du fameux *Rousseau*, dont l'existence dépendoit, en quelque sorte, de la tendre compassion des Ames généreuses, qui s'ouvroient à ses besoins. On dit que le

Poete *Lucrece*, & le *Tasse* tombèrent dans une noire mélancholie, à force de s'échauffer l'imagination à faire des Vers. Le dérangement de leur Corps, entraîna celui de leur Esprit, & ils perdirent la Vie, pour vouloir obtenir l'Immortalité. On dit enfin, que l'Éloquence de *Démofthènes* le conduisit à une fin tragique, & que *Cicéron*, fût assassiné par les ordres de *Marc-Antoine* pour avoir osé le foudroier en plein Sénat. Ces imputations faites aux Arts & aux Sciences, n'en diminuent pas l'utilité; elles prouvent seulement l'injustice des Humains, & qu'on ne doit pas si fort se livrer à l'Étude, qu'on néglige le comerce des Homes, & le soin de sa Santé & de sa fortune. Quand on aime les Arts pour eux mêmes, & qu'on ne recherche point les louanges, on n'est ni piqué ni surpris de ne pas les obtenir. Le comun des Homes, ou méconoit une supériorité, qui mortifieroit trop son amour propre, ou prend plaisir à la dégrader: Il jouit des conoissances & de l'industrie des autres come de la lumière du Soleil; sans examen & sans reconoissance.

A l'égard des Richesses, le Savant & l'Artiste, sont déjà recompensés par le succès, & par la satisfaction qu'il produit; il ne refuse pas le nécessaire, mais il n'aspire pas au
super-

superflu : Ses besoins font la mesure de ses desirs ; plus riche des Talens qu'il possède, que pauvre des biens qu'il n'a pas, il préfère

Une Pauvreté fière, une mâle Franchise,

A l'éclat criminel d'une Fortune acquise

Aux dépens de l'Honneur.

Rouffseau.

Il arrive souvent que les Richesses & la gloire font la récompense de l'industrie & des talens. *Alexandre* aiant pris *Thèbes* & l'aïant livrée au pillage & aux flames, ordona qu'on ne fit aucun mal à la Maison de *Pinare*, Poete célèbre : Elle subsista encore au milieu des ruines de cette Ville infortunée. *Démétrius* aiant assiégé *Rhodes*, fut obligé de lever le Siège, n'aïant pas voulu ataquier cette Ville, par l'endroit le plus foible, crainte de causer du damage à des Statues & des Tableaux de prix qui étoient placés dans ce lieu.

L'Home à talens suit sa Vocation, qui est de se rendre utile à la Societé, & de restituer à la Terre les Dons qu'il a reçu du Ciel, semblable à une Rosée féconde, qui fait naître des Fleurs & des Fruits. Il conoit un autre mérite que celui d'amaïser des Richesses, d'autres plaisirs que ceux que donne la Volupté, & une gloire plus pure que celle que promet l'Ambition. Le bût qu'il se propose est aussi légitime que son penchant :

En voiant ce qu'il fait, on fait ce qu'il desire, & l'on ne peut s'empêcher d'y applaudir. Il n'est point arrêté dans sa noble carrière, par la peine & les difficultés. Les horreurs de la misère, ni la crainte de la mort ne peuvent le faire reculer. Le prix, qu'il se propose, est si grand & si sublime, qu'il lui fait surmonter tous les Obstacles. Il ne sauroit broncher, puis qu'il marche dans la route de la lumière, & que chaque pas qu'il fait étend l'Empire de la Vérité. Il goûte, dans son sein, un calme heureux, & une félicité parfaite. Il trouve, dans l'Etude, une ressource assurée contre l'ennui & les disgraces de la Vie. Il voit, depuis ce Port, les Tempêtes, qui agitent les foibles Mortels. Il ne craint plus les écueils d'une folle Jeunesse, ni les tristes infirmités d'un Age plus avancé; Abîmes profonds, qui engloutissent pour jamais ces Vils Mortels, qui n'ont fait que végéter & ramper sur la terre sans laisser après eux aucune trace de leur existence. Ces Homes ne font que passer de l'obscurité de leur Vie, dans les ténèbres du Tombeau : Heureux, peut être, de pouvoir être oubliés ! Heureux, que le souvenir de leurs Vices ou de leurs Erreurs puisse être éfacé de la mémoire des Homes !

L'Ingénieur amateur des Sciences & des
Beaux-

Beaux-arts élève, au contraire, à la gloire, deux Monumens qui dureront autant que le Monde; l'un dans l'Esprit des Homes, par l'excellence & l'utilité de ses Ouvrages; l'autre dans leur Cœur, par la reconnoissance que mérite ses Bienfaits: Leur estime l'accompagne pendant sa vie, & la gloire le suit après sa mort: Chaque acte de sa vie est un point, qui ajoute un nouveau lustre à son Histoire.

Lorsque je considère, d'un côté, un Pais peuplé & embéli par les Beaux Arts, & de l'autre, un Pais où ils sont inconnus, & dont l'Ignorance leur ferme l'entrée, il me semble que je vois, d'un côté, une Terre fertile, arrosée de mille Ruisseaux, où règne le bon Goût, & que l'Art, Rival de la Nature, semble disputer la gloire d'orner; les Homes y sont doux, ingénieux & civilisés; l'abondance les rend forts & vigoureux; elle leur inspire cette aimable sérénité, qui est come la couleur & la livrée de la Paix & de la Vertu. Je ne vois d'un autre côté, que des Ruines & des Déserts; une Terre stérile, couverte de ronces & d'épines; un Peuple foible & misérable acablé sous le poids de ses besoins: & qui craint de mettre au Monde des Enfans aussi malheureux que lui. Mais que les Arts viennent ha-

habiter ce lieu triste & sauvage, vous lui donés une face agréable & riante. Défricher des Terres incultes, c'est conquérir de nouveaux Païs; de telles Conquêtes ne courent ni du sang ni des larmes. L'Empereur *Justinien* disoit, qu'un Prince a de grands Trésors, lorsque ses Sujets sont riches, & leurs Terres bien cultivées.

On a souvent demandé, en quoi consiste, la vraie Grandeur? Les uns l'ont placée dans les hautes Dignités; ils ont crû que rien n'étoit plus grand que d'être élevé au dessus des autres & de pouvoir tout ce que l'on veut. Les plus sages ont fait consister la Grandeur véritable, à soumettre ses Passions & à n'être gouverné que par la Raison; en un mot, à être parfaitement vertueux. C'est dommage qu'une si belle idée ne puisse pas se réaliser sur la Terre, & que la Vertu parfaite ne se trouve que dans le Ciel. Ne pourroit-on point établir la solide Grandeur dans le soin que nous avons de perfectionner notre Raison, & d'étendre nos Connoissances? Cette Grandeur n'est-elle pas supérieure à celle des Monarques & des Héros? N'y a-t'il pas plus de gloire à éclairer les Hommes, qu'à les vaincre; à étendre l'Empire des Sciences, qu'à reculer les bornes de ses Etats? Les Conquérans, après avoir subjugué les Hommes par la terreur des Armes, veulent encore

dominer sur leur Imagination , par le faux éclat de leurs Vertus : Grandeur passagère & trompeuse , souvent arrosée des Pleurs des Malheureux ; Grandeur élevée sur des ruines , environée de précipices , & qui s'écroule souvent par son propre poids ; Grandeur aussi vaine & aussi fragile que les Objets qui en sont l'apui , qui tombe & se dissipe au moindre revers ! L'Ambitieux n'annonce sa fatale puissance , que par des coups de tonnerre & allume souvent la foudre , qui le consume lui même.

Des Villes brûlées , des Provinces sacagées , voilà les Monumens affreux que les Guerriers élèvent à leur gloire ; ils détruisent les Arts , que les Princes sages établissent. Les uns font un grand nombre de Malheureux ; les autres travaillent à la félicité publique. Peut-on édifier sur un fondement plus solide ? Ce qui est fondé sur l'Amour & sur la reconnoissance n'est il pas plus durable , que ce qui n'est soutenu que par la terreur ?

S'éclairer soi même , répandre par tout la lumière , donner aux Homes du goût pour la Vérité , dissiper leurs erreurs & leurs préjugés , pourvoir à tous leurs besoins , en soulageant leur misère , en développant leurs talens , & en perfectionnant les Arts , c'est être véritablement grand , c'est être au dessus de César & d'Alexandre.

Le comùn des Homes passe de la vie à la mort, sans qu'aucune Action mémorable puisse en marquer l'intervalle, & remplir l'espace qui les sépare : Poids inutile sur la Terre, leurs Noms, leurs Titres, leurs dignités, leurs Maisons & leurs Richesses, passent à leurs Successeurs; la Mort les précipite & les entasse les uns sur les autres : le Temps efface jusqu'aux traces de leur existence, ils s'évanouissent come une Ombre, semblable à une Feuille, qui est le jouet des Vents : A t'elle disparu, personne ne daigne s'informer où elle est passée.

Mais le Nom de *Marinette*, Inventeur de la *Bouffole*, laquelle guide les Vaisseaux à travers les Ondes; celui de *Guttemberg*, qui a inventé l'Imprimerie, dureront autant que le Monde. Les grands Artistes sont en possession de l'Eternité.

Immortels come leurs Ouvrages

Leurs Noms chéris de tous Ages

Passeront avec gloire à la Posterité.

Marqués au sceau de l'Immortalité,

De l'Envie & du Temps ils vaincront les Outrages.

Un Prince, qui, tel que le Grand F R E D E R I C cultive les Arts & les Sciences en Home de goût, & les récompense en grand Roi, élève à sa gloire un Monument plus durable que le Marbre & que l'Airain. On
ou-

peut oublier qu'*Auguste* a vaincu *Brutus* & *Marc Antoine*, mais on se souviendra toujours, que nous lui devons *Horace*, & *Virgile*.

Ce ne sont point les Victoires & les Conquêtes, qui rendent un Prince puissant; elles servent seulement à flater sa vanité, & à le rendre plus redoutable: Mais s'il encourage, s'il multiplie les Commerçans, les Laboureurs & les Artisans, son Pais se peuple & s'enrichit: Il fait naître l'abondance & la joie; ses Sujets se félicitent de vivre sous un siècle d'or. *Selim*, Empereur des Turcs, envoya, du *Caire* à *Constantinople*, un grand nombre de Gens de Métier, & crût par là enrichir sa Capitale.

En protégeant les Artistes, on les multiplie, & l'on fait éclore les Talens, qui se dévelopent à la vue de la recompense. Les Manufactures deviennent une source de Richesses, d'autant plus abondante, d'autant plus utile, qu'elle ocupe le Pauvre aux dépens du Riche, ou de l'Etranger: Les Arts se perfectionent & procurent à l'Artisan la satisfaction la plus pure & la plus vive; proportionnée à son degré de connoissances & de sentiment. Quelle douceur que de mettre à nôtre portée les Richesses de la Nature & de faire douter si l'Art ne l'emporte point sur elle.

Mais

Mais les Arts sont-ils tous également avantageux & nécessaires ? Je ne le pense pas ; Come il y a quelque différence entre les Ouvrages de la Nature , il peut y avoir aussi quelque distinction entre les Ouvrages de l'Art. L'ordre admet ou demande la subordination ; mais il ne sauroit y avoir aucune jalousie entre les Arts , parce que les Goûts étant différens , chacun donne la prééminence à celui qu'il aime le plus. Les Arts , d'ailleurs , sont tous excellens , lorsqu'ils remplissent le but de leur destination , & qu'ils peignent fidèlement leur objet. Come le Soleil éclaire & échaufe également toutes les Productions de la Nature , le bon Goût préside également sur tous les Ouvrages des différens Arts , en assignant à chacun d'eux son emploi , & en leur inspirant des vûes ou meilleures ou nouvelles. Les Arts s'unissent , sans rien usurper sur l'Empire des Arts voisins ; leurs bornes peuvent s'étendre , mais sans se confondre , parce que chacun d'eux a un caractère qui le distingue. C'est ainsi que deux Rivières roulent leurs flots dans le même Lit , & fertilisent également les Contrées qu'elles arrosent ; leurs Eaux se touchent , mais sans se mêler.

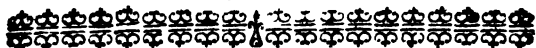
On me demandera peut être encore , si les Arts épurent les mœurs. Je ne veux point renou-

renouveler une Dispute , ni entrer dans une Discussion , qui ont déjà exercé plusieurs Savans très judicieux. Il est certain que les Beaux Arts ont fleuri dans des Pais où les bones Mœurs étoient peu conües & peu cultivées : Mais ce ne sont pas les Arts, qui produisent & qui entretiennent la corruption ; elle est amenée par d'autres Causes : Ils sont trop nobles & trop purs , pour répandre un Air contagieux & dégrader l'Home.

GENEVE.

J. B. T.





L E T T R E

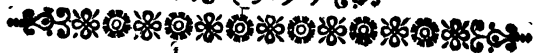
*Aux Journalistes , en leur envoiant l'Ode
suivante.*

M E S S I E U R S ,

IL m'a toujours parû, que répandre les
Eloges de la Vertu, c'étoit participer à
la gloire de ses Panégyristes. Ne pouvant
élever assez haut mon vol, pour célébrer un
mérite aussi éminent, que celui que Mr. *de
Marignac* a chanté, mon Cœur ne sent pas
moins vivement la justice des louanges qu'il
done à son Héros; mon Esprit en goute la
manière; & toutes ces considérations me
persuadent, que l'Auteur me pardonera le
vol que je lui fais, & que le Public me
faura gré de lui avoir fait conoitre une
Pièce aussi excellente. La modestie de Mr.
L U L L I N pouroit elle s'ofenser d'un Eloge
que mille bouches répètent tous les jours?

J'ai l'honneur d'être &c.

P. M*****. Pr.



ODE A Mr. LULLIN,

Professeur en Histoire Ecclésiastique & nouvellement élu Recteur de l'Acad. de GENEVE.

D'Où partent ces cris d'alégresse,
 Ces ris, ces transports, ces concerts ?
 Et pourquoi, de nôtre Jeunesse,
 La voix frappe t'elle les airs ?
 Dans ces Lieux, dénués de charmes,
 Séjour des ennuis & des larmes,
 Vit-on jamais rien de pareil ?
 Et la joie, où chacun se plonge,
 Ne seroit-elle qu'un beau songe,
 Dont le plaisir cesse au réveil ?

Réelle, autant que légitime,
 Cette joie a son fondement ;
 Et le Dieu de la double Cime,
 Aplaudit à ce sentiment :
 Chéri des Filles de Mémoire,
 LULLIN, désormais avec gloire,
 Dans leur Temple va présider :
 Ce choix au Pinde est agréable :
 Chantés, chantés, Jeunesse aimable ;
 A vos transports tout doit céder.

Si cette Jeunesse charmée,
 Pour Toi, LULLIN, ose éclater ;
 C'est que par nos leçons formée,
 Elle a prit à te respecter.
 Accepte son fidèle hommage :
 Tu conois le prix d'un langage,
 Par des Coeurs innocents dicté :

A cet âge, sans politique,
 Notre Cœur rarement s'explique
 Pour qui ne l'a point mérité.

D'une louange juste & fine,
 Si je connoissois mieux les loix,
 A cette louange infantine,
 J'aimerois à mêler ma voix :
 A le faire en vain tout m'invite ;
 Pour bien célébrer ton mérite,
 Il faudroit *Voltaire* ou *Roussseau* ;
 Et je n'ai que trop lieu de craindre,
 Que si j'essais de te peindre,
 Je ne ternisse le Tableau.

Quel feu me pénètre & m'enflame ?
 Quel soufle agite tous mes sens ?
 Quel Dieu, s'emparant de mon Ame,
 Ranime mes foibles accens ?
 C'est le Dieu des Vers, qui m'inspire ;
 Il veut que reprenant la Lire,
 Je redouble ici mes efforts :
 Pressé par cet Ordre suprême,
 Je cède ; & la Vérité même
 Va présider à mes accords.

D'une Muse au faux asservie,
 Redoutant les écueils divers,
 Le Mensonge & la flaterie
 Jamais n'avilirent mes Vers :
 Jamais le Rang, ni la Fortune,
 Ni même une Vertu comune,
 Ne firent fumer mon Encens :
 Ofert pour un plus noble usage,
 Qu'il brûle ici, pour rendre hommage
 Aux Vertus, aux rares talens.

Peut-être que par la Richeſſe * ;
 Délivré de ſoins onereux ,
 LULLIN ſe livre à la moleſſe ,
 Pour jouir d'un loisir heureux :
 Mais ce Mourant, ce Miſérable ,
 A qui, d'une main charitable ,
 Il fournit d'utiles ſecours ,
 Nous apprendront, exemple rare ,
 Que de ſes ſoins jamais avare ,
 Il les conſole tous les jours.

Pour les Autels , je vois ſon zèle **
 Eclater dans ſes jeunes ans :
 En vain ſa Naifſſance l'appelle ,
 A remplir des Poſtes brillans :
 Par une Sageſſe profonde ,
 Il préfère , aux honeurs du Monde ,
 Le Service de l'Eternel :
 Né pour faire au Vice la guerre ,
 Il met ſa gloire , ſur la Terre ,
 A briller un jour dans le Ciel.

Ad-

* Mr. Lullin eſt un des plus riches Citoyens de Genève : Il ſert l'Egliſe & l'Académie , ſans en retirer aucun honoraire : Il ſ'eſt chargé , en qualité de Paſteur , du ſoin d'un Quartier ; & dans ſes Viſites, il pourvoit également aux beſoins de l'Âme & du Corps des Malades , qu'il voit.

** Mr. Lullin , après avoir perdu, étant Etudiant en Théologie , Mr. ſon Frère aîné , ne voulut point abandonner le Miniſtère , quoi qu'il eût pu aspirer aux premières Charges de la République ; étant d'une ancienne Famille , qui a donè de tout tems à l'Etat d'excellents Magiſtrats.

Admirons en lui la Nature ,
 Prodigue de ces heureux Dons ,
 Qu'elle ne répand sans mesure ,
 Que sur ses plus chers Nourrissans :
 Il en reçût cet air afable ,
 Doux , noble , caressant , aimable ,
 Qui toujours enchante nos yeux ;
 Et dont , par un modeste usage ,
 Il relève encor d'avantage ,
 Le charme & le don précieux.

Sur des qualités qu'on admire ,
 Pourquoi m'arrêter si long-tems ?
 Je dois encore , sur ma Lyre ,
 Chanter son savoir , ses Talens.
 Contemplons d'abord au Lycée * ,
 L'erreur , par ses coups terrassée ;
 Admirons sa sagacité ;
 Lors qu'habile & sensé Critique ,
 Des Fastes sacrés il explique ,
 Et debrouille l'antiquité.

Vous , qui de ses leçons savantes ,
 Recueillez les heureux fruits ,
 Montrés-nous les Routes brillantes ,
 Par où LULLIN vous a conduits :
 Dites-nous , avec quelle adresse ,
 De la Souveraine Sagesse ,
 Il dévoile les grands desseins ,
 Sur une Eglise , en sa naissance ,
 Triste jouet de l'ignorance ,
 Et du fol orgueil des Humains.

* On considère ici Mr. Lullin , come Professeur en Histoire Ecclésiastique.

Dieu Puissant, pour tes Saints Oracles,
 Je sens mon respect augmenter;
 Quand je vois les nombreux Miracles,
 Que Tu fis alors éclater !
 Quand je vois l'Eglise éplorée,
 Si cruellement déchirée,
 Par les Sages & par les Rois,
 Se dérober aux yeux, tremblante,
 Et reparoître triomphante,
 Malgré l'opprobre de la croix.

Ah ! par des efforts salutaires,
 Que j'aime à m'élever vers Toi ;
 Que j'aime à creuser les Mystères,
 Qui nous sont offerts dans ta Loi !
 Mais, de ces Vérités sublimes,
 Respectant les profonds abîmes,
 Interdits aux foibles Mortels *,
 Je dois plutôt, sur ta sagesse
 Interroger, dans ma foiblesse,
 Les Ministres de tes Aurels.

De ta Loi sacrés Interprètes,
 Ils la méditent tous les jours :
 Pour nous l'expliquer, Tu leur prêtes
 Tes lumières & ton secours :
 Oui ; *Lullin* en fournis l'exemple :
 Lorsque je le vois dans ton Temple,

Nous

* Par foibles mortels, on entend ici le commun des Fidèles, qui ne sont pas aussi instruits sur les grandes vérités de la Religion, que le sont des Pasteurs, qui en ont fait leur étude capitale. Le mot de Mystère doit aussi être pris dans un sens poétique, & non dans le sens propre.

Nous dévoiler tes Saints Décrets,
 Il semble à mon Ame éclairée,
 Que de ta Volonté sacrée,
 Tu lui révèles les secrets.

Répondés moi, Troupeau fidèle,
 Qui courres l'entendre aux Lieux Saints ;
 Combien de fois , de vôtre zèle,
 Ralumi-t'il les feux éteints ?
 Combien de fois , d'un ton sublime,
 En nous peignant l'horreur du Crime,
 Et des Vertus l'atrait puissant,
 Nouvel Apôtre , à sa voix sainte,
 Le Juste, délivré de crainte,
 Vit pâlir d'éfroi le Méchant ?

Venés *Turretin*, *Bourdaloüe*,
Cheminais, *Piçet*, *Tillotson*,
 Et vous, Ministres saints, qu'on louë,
 Venés dans la Sainte Maison :
 Parlés : Quel Orateur, en chaire,
 Sût mieux toucher, instruire & plaie,
 Et mérita mieux nôtre amour ?
 Vous lui servîtes de Modèle ;
 Mais , à vous imiter fidèle,
 Il fert de Modèle à son tour.

Qu'entens-je ? Une troupe favante *
 Vient encourager mes éforts ;
 Et d'une voix reconoiffante,
 Daigne applaudir à mes acords :

Mais,

* On a ici en vûe les Membres de l'Académie,
 qui sont charmés de voir à leur tête un Savant, aussi
 généralement estimé & considéré que l'est Mr. Lullin.

Mais , ne crois pas que je m'abuse :
 Ce n'est point au fruit de ma Muse ,
 Que je dois ce succès flateur :
 Non ; un si glorieux suffrage
 Tombe bien moins sur mon Ouvrage ,
 Que sur l'Eloge du Recteur.

E N V O I.

LULLIN, Si dans mes Vers je louë
 Ton goût , ton savoir , ta bonté ,
 Il n'est personne , qui n'avoüe ,
 Que cet Eloge est mérité.
 Mais , je conois ta Modestie ,
 Et je la crains plus que l'Envie ,
 Sur le bien que j'ai dit de Toi.
 Je l'eusse aussi plus respectée ,
 Si la Vérité consultée
 Ne m'eût prescrit une autre Loi.

VERS à l'Auteur de l'Ode à M. LULLIN.

J'Admire tes Talens ; j'admire ton Ouvrage ;
 Mais j'aime beaucoup mieux ton Cœur.
 Tu ramènes les Vers à leur premier usage :
 L'Homme reconnoissant chanta son Créateur ;
 Vertueux M A R I G N A C , tu chantes son Image ,

GENEVE.

P. M*****. Pr.



LE TEMPLE DU PLAISIR.

Par Mr. l'Abé DE BERNIS.

PLAISIR, si souvent apellé
 Par les brillans accès d'une aimable folie,
 PLAISIR si souvent exilé,
 Par les sombres vapeurs de la melancolie;
 Venés ofrés-vous à mes yeux,
 Ecartés le bandeau qui vous fait méconoître,
 Découvres ce front radieux,
 Où les Jeux voltige ns, où les Ris semblent naitre,
 Et d'où l'Amour fait disparoitre
 La fierté gênante des Dieux.
 On m'écoute, on reçoit mes vœux & ma prière;
 Un Char d'Azur m'emporte dans les Airs;
 Il trace dans son vol un fillon de lumiere;
 Et descend come un trait au milieu des Déserts.
 Dieux! Sous un Toit couronné de bruière,
 Ce grand Moteur de l'Univers,
 Le PLAISIR, qui peut seul remplir nôtre Ame entière,
 Me montre en souriant, un Lit couvert de lierre,
 Où repose avec lui l'aimable Oisiveté;
 Un Ruisscau coule à son côté,
 Et les Jonquilles, qu'il arrose,
 Conservent la vivacité
 D'une Fleur fraîchement éclose,
 Près de son Canal argenté
 Un Oranger touffu s'opose
 Aux feux dévorans de l'Été;
 Sous son feuillage respecté,
 L'Amour endormi se repose.

Et

Et par ses charmes arrêté
Le volage Zéphir s'expose
A perdre encor la liberté.

Sèjour aimé des Dièux où le *Plaisir* dispose
De mon Cœur, de mes Vœux, de ma Félicité,
Monarque complaisant, Souvcrain sans fierté,
Il me permet tout ce que j'ose.

Telle est du doux *Plaisir* l'aimable autorité ;
Son Sceptre est un Bouquet, sa Courone une Rose,
Et ses Loix sont ma Volonté.

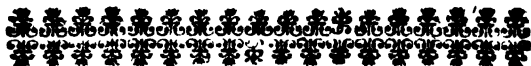
Dieu charmant, je vous vois sourire,
Au dernier trait de ce Tableau :

Sans doute je rens mal les transports que m'inspire
L'aspect de ce séjour nouveau ?

- „ Oui, je ris de te voir en Rimes redoublées
„ De ton Cerveau brûlant consumer tout le feu ;
„ Dans tes Peintures dérèglées
„ Tu parles du *Plaisir* toujours trop, ou trop peu.
„ En vain assembles-tu mesure sur mesure,
„ Ton Esprit échauffe s'puise vainement,
„ On trouve des couleurs, pour peindre la Nature,
„ Mais quel heureux *Pinceau* trace le sentiment !
„ Plus le *Plaisir* est simple, & plus tu devois craindre
„ D'afoiblir ses vives ardeurs ;
„ Le chercher, c'est le fuir, le sentir, c'est le peindre,
„ C'est en mériter les faveurs.
„ Tu me vois entouré de Campagnes fleuries,
„ Au milieu des Bergers j'établis mon séjour,
„ Je foule l'émail des prairies ;
„ Rival & Frère de l'Amour,
„ J'inspire come lui de douces rêveries
„ Le silence des Bois, la fraîcheur d'un beau Jour
„ Plaissent plus à mes yeux, que l'Or des Galeries
„ D'une tumultueuse Cour.

- „ Les Jeux & l'Agrément nâquirent sous mon aîle ;
 „ Semblable à l'Onde d'un Ruiffeau ,
 „ Qui par l'heureux secours de sa Source fidèle ,
 „ Dans sa fuite se renouvelle ;
 „ Sur un sujet toujours nouveau
 „ Le Dieu de l'Enjouement m'apelle ,
 „ Dans mes Discours legers la Saillie étincelle ,
 „ Et plus badin que les Zéphirs ,
 „ Ce n'est pas la Fleur la plus belle ,
 „ Mais c'est toujours la plus nouvelle
 „ Qui cause mes derniers soupirs.
 „ Mortel, si tu veux me conoitre ,
 „ Vole auprès d'AGLAE, ses yeux me feront naître.
 „ Quelque fois au sein des Amours
 „ Elle amuse mon inconstance ;
 „ Mais l'on me trouvera toujours
 „ Entre P'ESPRIT & P'INOCENCE.





AUX JOURNALISTES

Sur la Production singulière d'une Grappe de
RAISIN.

MESSIEURS.

LE plus souvent la dernière Pièce de votre Journal, est une Enigme. Vous envisagés les efforts qu'on fait pour en trouver le Mot, come propres à exercer l'Esprit, & à augmenter sa pénétration. En voici une qui par cette raison, n'est pas indigne d'avoir place dans votre Ouvrage. C'est la description d'une Curiosité naturelle, que je ne crains pas d'appeller *Phénomène*. Les Causes Phisiques, si elles en étoient conues, doneroient, sans doute, des lumières utiles à l'Agriculture.

Il y a au Château de *Morges*, qui appartient à nôtre SOUVERAIN, une Treille, qui forme un Berceau élevé d'environ 14. pieds. On comprend déjà par là, que la Vigne, avant que d'être parvenue à cette hauteur, doit avoir bien des années. Cette Treille ne pousse des Sarmens, des Feuilles & des Raisins que dans sa partie supérieure, qui fait le Dôme du Berceau. Jusques à cette élévation, les Seps sont gros come le Bras, tortueux, & paroissent ne

servir qu'à communiquer à leurs Rameaux, la nourriture qu'ils prennent dans la terre. Au moins est-il certain, que jusques à présent, on ne leur a connu aucun autre usage. Un d'eux cependant, que je présume être âgé, au moins de 20. ans, à en juger par son épaisseur, par le nombre & par l'étendue des Branches dans lesquelles il se divise à son sommet, s'est écarté de la Règle générale; quoi qu'il soit situé au Couchant, & dans un lieu où il ne reçoit presque jamais de Soleil. A 2. pieds de terre, à 5. pieds plus bas que les premiers Sarments, dans son endroit par conséquent le plus vieux, le plus tortueux, & jusques ici le plus stérile, il a poussé un Raisin de grosseur médiocre parfaitement mûr aujourd'hui, d'un goût ordinaire, & qui dans sa naissance même n'a été accompagné d'aucun Bois ni d'aucune Feuille. Cet Enfant de la Vieillesse est absolument isolé; & come si la Mère qui l'a produit ressentoit pour lui une tendresse proportionnée à ce qu'il y a d'extraordinaire dans sa naissance, elle l'a retenu aussi près d'elle qu'il lui a été possible. Ce Raisin, en effet, est attaché au Sep par un Manche si court, qu'il paroît y être côtelé, & que quelques personnes, au premier coup d'œil, ont crû qu'il y avoit été mis artificiellement.

Tel

Tel est le fait dont je voulois vous informer, *Messieurs*. Il est particulier, sans doute; & ce seroit dommage, qu'il n'eut pas été remarqué. Cependant, il y a bien de l'apparence qu'il seroit demeuré dans les ténèbres, si l'œil du Maître n'eut pas porté sur lui ses regards. Le Raisin en question le frapa, dès qu'il le vit. Il le montra aux personnes qu'il jugea capables de conoitre ce qu'il a de singulier. Il observa, lui même, que le Fruit de la Vigne, dans sa naissance, est toujours acompagné de Feuille & de Sarmens, au moien desquels il se fait une circulation de sève, qui lui procure l'acroissement, la maturité, & le goût; que le Raisin est constamment ataché à ce nouveau Bois, qui lui même ne sort jamais que d'un Bouton de l'Année précédente, & que par conséquent le Fruit dont il s'agit est venu absolument contre la Règle.

On a fait bien des réflexions sur la Cause de cette fertilité d'un Sep aussi vieux. Quelques uns l'ont attribué à la bonté du Jardin, dans lequel la Treille prend sa naissance, qui est continuellement engraisé & cultivé. Mais cette raison, pour prouver trop, ne prouve rien. Si elle étoit suffisante, pourquoi l'Événement en question ne seroit-il arrivé dans aucune des Années précédentes? Pourquoi tant de Vignes & tant de Treilles,

travaillées avec tout le soin possible, ne fourniroient-elles point d'exemples pareils ?

D'autres Persones ont crû, que la Grêle du 30. Juin, 1752. aiant blessé les Rameaux supérieurs de ce Sep dans leurs Boutons à Fruits, la sève, dont il abonde, ne trouvant pas à se faire jour par ses issues accoutumées, a retrogradé, a percé dans le pied de la Plante, & a produit la Grape dont nous parlons. Cette conjecture a le même défaut que la précédente. Pourquoi tous les autres Seps de la Treille, qui sont au nombre de plus de 40. & que la Grêle n'a pas plus épargné que celui-ci, n'ont-ils pas été aussi fertiles par le bas ? De plus, quoique les Boutons à Fruit du bout des Branches fussent gâtés & peu propres à donner des Raisins, la sève cependant, pouvoit, en produisant des Sarments & des Feuilles, comme il est arrivé à toutes les Vignes maltraitées, se procurer, par leur moyen, un écoulement plus facile, que n'auroit été celui qu'elle auroit trouvé en rebrouffant, en rompant une Ecorce vieille & dure. Enfin cette supposition, non plus que la première, n'explique point pourquoi ce Raisin, qui nous étone, est venu sans aucun Bois & sans Feuilles.

Un troisième ordre de Gens, coupant le Neud-Gordien, ont dit gravement, que

c'étoit là un Jeu de la Nature. Il n'y a point de Phénomène qu'on ne puisse expliquer ainsi. Mais la Nature a ses règles, même dans ses Jeux. Elle opère, en employant des Causes secondes, & des moïens Phisiques; & c'est là ce qu'on voudroit conoitre.

Vous sentés bien, *Messieurs*, que nôtre Seigneur Baillif, peu acoutumé à prendre pour bons, des raisonemens qui ne le sont pas, ne s'est pas païé de ceux que je viens de raporter. C'est pour en avoir de meilleurs, s'il se peut, que je vous écris la présente, sur la vérité des faits de laquelle vous pouvés compter.

J'ai l'honneur d'être &c.

A MORGES le 16. Octobre 1753.

N. B. R. MARON.





EXTRAIT d'une Lettre de Potzdam , du
12. Sept. sur les Elémens d'Hippiatrique ,
de Mr. BOURGELAT , Chef de l'Academie
de Lion.

MR. BOURGELAT , Ecuier du Roi ,
Chef de l'Académie de *Lion* , & Cor-
respondant de l'Académie Roiale des Sciences
de *Paris* , qui trouve , dans la grande répu-
tation dont il jouit & qui acroit de jour en
jour , la récompense du Travail immense au-
quel il se livre , a eu l'honneur d'adresser à
S. M. PRUSSIENNE l'Epitre suivante ,
en lui envoiant les trois premiers Volumes
de ses *Elémens d'Hippiatrique*.

S I R E :

J'Ose envoier au pied du Trône de V. M. les
Prémices d'un Ouvrage entrepris par la
seule consideration de l'utilité publique.

C'est au Monarque , au Héros & au Phi-
losophe , que je le présente , en Vous l'ofrant.

L'Homage sera , SIRE , digne du SOU-
VERAIN , si en asservissant à des Principes
lumineux un Art plongé dans le Cahos d'une Ex-
périence informe , je procure de vrais avan-
tages à Vos Peuples ; digne du HEROS , si
ces mêmes avantages tournent à Votre propre
Gloire ;

Gloire ; digne du PHILOSOPHE enfin &c
V. M. daigne approuver le fond de mon Travail.

Je s'espère, SIRE, qu'en faveur du motif qui m'anime & des difficultés attachées aux recherches auxquelles je me livre *V. M.* en agréera le fruit avec quelque indulgence.

Je ne pouvois en souhaiter & en obtenir un prix plus flatteur que les suffrages d'un ROI, dont l'Empire s'étend indistinctement sur tous les Hommes ; car c'est régner sur l'Univers, que d'en fixer l'admiration. Je suis &c.

S. M. après avoir Elle même parcouru cet Ouvrage, de manière à se convaincre des avantages que pouvoient en retirer ses Généraux de Cavalerie, a ordonné qu'il fût remis au Comandant de ses Gardes du Corps, pour Lui en être fait un rapport exact. Ce rapport a été des plus favorables, & tel qu'on devoit l'attendre d'un Officier aussi instruit & aussi éclairé. Aussi S. M. a-t'elle fait témoigner, à l'Auteur, la grande satisfaction qu'Elle en a ressentie & a-t'elle voulu qu'il fût informé de l'estime que ses Ouvrages lui ont inspiré pour lui. C'est ainsi qu'Elle s'est publiquement expliquée en sa faveur.

LE Sr. Antoine Philibert, Marchand Libraire à Genève, a fait imprimer & débiter : SUPPLEMENT au Siècle de LOUIS XIV. Nouvelle Edition, augmentée de diverses Pièces

avec l'Examen du Testam. Politique du Cardinal Albroni &c. MDCCLIII. come aussi, ROME SAUVE'E, ou CATILINA, Tragédie de Mr. de VOLTAIRE, Nouvelle Edition, suivant la Copie Originale, publiée par l'Auteur, & augmentée d'une Préface, &c. MDCCLIII.

Cette Pièce Dramatique dit Mr. de Voltaire, dans l'Avertissement, est fort différente de celle qui parût, en 1752. à Paris sous le même Titre. Des Copistes l'avoient transcrite aux Représentations, & l'avoient toute défigurée. Leurs omissions étoient remplies par des mains étrangères. Il y avoit une centaine de Vers, qui n'étoient pas de l'Auteur. On fit de cette Copie infidèle une Edition furtive. Cette Edition étoit défectueuse d'un bout à l'autre, & on ne manqua pas de l'imiter en Hollande; avec beaucoup plus de fautes encore. L'Auteur a soigneusement corrigé cette Edition, faite à Leipzig, par son ordre & sous ses yeux. Il y a même changé des Scènes entières. On ne cessera de répéter que c'est un grand abus, que les Auteurs soient imprimés, malgré eux. Un Libraire se hâte de faire une mauvaise Edition d'un Livre, qui lui tombe entre les mains; & ce Libraire se plaint ensuite, quand l'Auteur auquel il a fait tort, donne son véritable Ouvrage. Voilà où la Littérature en est réduite aujourd'hui.



L E T T R E

D'une des six Dames , Correspondante du Journal , contenant son Histoire , & quelques particularités curieuses.

JE croïois en être quite , MESSIEURS , & que vous aiant doné l'Histoire de mes Compagnes , elles voudtoient bien me permettre de dérober au Public la conoissance de la mienne ; mais elles m'ordonent de vous l'envoier , & j'obéis.

Dans ma tendre Jeunesse je perdis une Mère qui m'aimoit infiniment , & qui avoit , dit-on , beaucoup d'esprit & de mérite. Je sentis très vivement cette perte ; d'autant plus qu'il s'en falloit bien que mon Père pût & voulût la réparer. Doux , agréable & complaisant avec ses Amis , il étoit avec ses Enfants d'une humeur dure & chagrine. Comme j'étois l'ainée , tout le poids des Affaires domestiques tomba sur moi. J'aimois la liberté & les plaisirs ; je m'en vis privée tout à coup ; & dans un âge où l'on y est le plus sensible. Mes Frères fuïoient la présence de mon Père , qui ne les voïoit que pour les gronder. Je restois seule avec lui , & il me faisoit supporter ses reproches & ses plaintes éternelles. Tout cela me rendoit difficile la

pratique de mes Devoirs, me-faisoit haïr la Maison Paternelle, & redoubloit mes regrets sur la mort d'une Mère que je pleure encore. Dans la suite mon Père sentant que ses Manières m'éloignoient de lui, voulut se rapprocher de moi; mais l'impression que ses mauvais traitemens avoient fait, étoit trop forte pour pouvoir être aisément éfacée. Quelques efforts que je fisse pour lui témoigner de la considération & de la tendresse, j'avois de la peine à vaincre ma répugnance. Je sentis alors, combien il importe de se faire aimer de bonne heure de ses Enfans, dont l'affection nous est plus nécessaire que celle des Etrangers, que l'on cultive ordinairement avec plus de soin, mais que l'on perd aisément, & dont on peut se passer.

*Pères Cruels ! Vos Droits ne sont-ils pas les nôtres
Et nos Devoirs sont ils plus sacrés que les vôtres !*]

Un autre malheur, que j'ai essuié, c'est d'avoir été abandonnée trop tôt à moi même. Mes défauts ont augmenté avec les Années parce que je n'avois Personne qui fut à portée & capable de me corriger. Mon Père ne connoissoit, ni mes Foibleesses, ni si je l'ose dire, mes Vertus: Il ne s'étoit jamais appliqué à les étudier. Ses Leçons d'ailleurs n'étoient pas propres à m'instruire, parce qu'il les faisoit de mauvaise grace, & presque tou-

jours en grondant : Il me connoissoit si peu, que lors qu'on lui disoit, que j'avois de l'Esprit & quelques agrémens, il ne pouvoit le croire : Peut être n'avoit-il pas tort, il s'en faisoit bien que nous fussions avec lui ce que nous étions, mes Frères & moi, avec nos Amis ou des Persones familières. Nôtre Caractère se dévelopoit librement en leur présence ; au lieu que celle de nôtre Père nous rendoit timides & déconcertés. Un silence glacé étoit tout ce qu'il pouvoit obtenir de nous.

Vous venés de voir, *Messieurs*, que je suis née avec un Cœur très sensible, & assés de goût pour une Volupté délicate. Avec ces dispositions, la situation où j'étois ne m'acomodoit nullement, & ne pouvoit convenir, ni à mon hūneur, ni à mon penchant. Essuier sans cesse des contradictions ; toujours ocupée ou à excuser mes Frères, ou à me justifier moi même : Quel état ! J'ai aimé, dès mon Enfance la lecture. Mon Père me faisoit un crime de ce plaisir innocent : Il faisoit me livrer à mille petits détails de Ménage, qui renaissoient continuellement & qui me devinrent très onereux, parce qu'on les regardoit come une obligation indispensable, & que rien ne les adoucissoit. Je me regardois donc come étant en Esclavage, & je desirois ardemment d'en sortir.

Le moïen le plus honête , pour obtenir ma liberté , étoit le Mariage ; mais il n'étoit pas aisé d'y faire consentir mon Père , à qui mes soins étoient nécessaires , & qui auroit été bien fâché de s'en voir privé. Eloigner sa Fille , & paier une Dot étoient deux choses qui n'étoient pas de son goût. Mais de quoi ne vient on pas à bout , quand on le veut absolument. J'étois résolue à choisir un Epoux , & come on pénétra mes intentions , je ne manquai pas d'Aspirans a l'Himenée. Leur nombre me rendit plus difficile. J'ai toujourns pensé qu'on ne pouvoit être trop délicate sur un état , qui doit faire le bonheur ou le malheur de nôtre vie. Un jeune Adolescent se mit sur les rangs ; c'étoit une espèce de Petit-Maitre , qui étoit la moitié du tems à sa Coïette ; un petit Colifichet assés aimable pour plaire , pas assés solide pour être estimé , ou pour faire mon bonheur : Il eût pour Successeur un Home d'un âge mûr ; mais qui étoit toujourns monté sur le ton avantageux. Son Imagination étoit aussi pesante que ses Discours étoient froids & insipides ; il étoit trop grave pour être aimable. Je me déterminai enfin , je crus qu'un Epoux , quelque mauvais qu'il fût , seroit plus traitable que mon Père , que je me pherois à son humeur ou que je l'aménerois peu à peu à la mienne ; étant d'ailleurs ré-

solûe de bien vivre avec lui, & n'attendant pas des autres une perfection que nous n'avons pas nous mêmes.

Mon embarras n'étoit pas de trouver quelqu'un qui me plût; je vois, depuis quelque tems, un Jeune-Homme, qui me convenoit assés, & à qui je convenois encore mieux, s'il falloit en croire ses yeux & ses discours. Il me sembloit que j'aurois été heureuse avec lui, car l'on croit facilement ce que l'Amour inspire; mais pour nous unir, nous avions à surmonter de grands obstacles. Son Père étoit aussi entêté de l'ancienneté de sa noblesse, que le mien étoit attaché à son Argent. Il est vrai, que mon Père se disoit Gentil-homme, parce qu'il avoit acheté une Terre noble; mais il n'en étoit pas moins Roturier, aux yeux de Mr. de Lévi; c'est le nom du Père de mon Amant. Cependant j'aimois & j'étois aimée, nous ne nous voions qu'en secret, & à la dérobée; ce qui augmentoit nôtre amour. Il n'étoit que trop violent, & mon Amant n'en étoit que trop persuadé. Ce qui m'arriva bien-tôt après, témoigne assez à quel excès monta sa témérité; & quelle étoit ma foiblesse.

Il est come à la Vie un terme à la Vertu.

Il me surprit un jour endormie sur un Sofa, & trahie par ma Femme de Chambre, qu'il avoit gagnée; je me trouvai entre ses bras,

lors que je l'atendois le moins. Je n'eus pas la force de lui résister ; mais je lui marquai ensuite l'indignation de sa témérité ; par les reproches les plus vifs , & le regret de ma foiblesse , par un torrent de larmes. Je ne pouvois en verser avec trop d'abondance. Ce fatal moment a causé tout le malheur de ma Vie. Je devins encéinte , & je ne savois à qui confier ma douleur. Je tremblois que mon Père ne s'aperçût de mon état ; il me sembloit que tous ceux qui me voïoient me reprochoient ma faute. Elle me rendoit mon Amant plus cher & plus nécessaire. Lui seul pouvoit la couvrir ; mais come il arrive assés ordinairement , son ardeur s'étoit refroidie. Cependant la bonne foi , un reste de tendresse , & une Promesse authentique qu'il m'avoit faite de m'épouser , le retenoient. Il voulut bien me permettre de faire mes derniers efforts pour gagner mon Père & le sien : Dans ce cruel embaras je priai un Ami de mon Père , Home sage , & qui m'aimoit come sa Fille , de le déterminer à m'accorder en Mariage à Mr. de Léris , dont la naissance nous faisoit honneur : J'eus même le courage en me jettant à ses pieds , d'apprendre à cet Ami ma situation , & mon affreux secret : Il m'embrassa , en me relevant , & me dit , que malgré ma faute , il ne pouvoit s'empêcher de me chérir , aiant

sous les traits de ma Mère, qui étoit sa Parente, & qu'il estimoit beaucoup. Il me promit qu'il ne négligeroit rien pour terminer notre affaire à ma satisfaction. Sur le champ il fût voir mon Père, & lui parla de moi, come par occasion, & sans dessein; il lui vanta exprès mes soins & mon attention. Mon Père, qui vouloit qu'on crût qu'il faisoit tout par lui même, lui dit, qu'il se passeroit bien de moi. Mr. d'*Elfin* (c'est le nom de cet Ami) ne laissa pas échaper cette ouverture. Il lui repliqua, que puis que mes Services lui étoient si peu nécessaires, il ne devoit pas s'opposer plus long-tems à un Etablissement avantageux qui se présentoit aujourd'hui, & qui pouvoit échaper demain. Il le prit de tant de côtés, & dans un moment si favorable, qu'il le gagna.

Je craignis qu'il ne fût plus difficile de vaincre la résistance du Père de Mr. de *Léri*, mais je me trompai: Il trouva heureusement dans *Moréri*, un Nom semblable au nôtre, dont la Généalogie & la Noblesse remontoient fort haut. Cette découverte le décida en notre faveur. Il marqua même plus d'empressement que son Fils pour notre Alliance.

Enfin mon Epoux me donna la main d'affés bonne grace. Dès là aurois-je pû prévoir, que ce jour, que j'envisageois come le plus

heureux de ma Vie, devoit-en être le plus malheureux ? A peine la Cérémonie étoit-elle finie, que mon Epoux me fit entrer dans son Cabinet, & m'adressa ces terribles paroles, qui seront toujours présentes à mon Esprit. *Madame : Vous êtes aujourd'hui ma Femme, & je vai me séparer de vous pour jamais. Avant que de le faire, j'ai voulu vous tirer de l'Esclavage où vous étiez chez votre Père, & assurer le sort de l'Enfant que vous portés dans votre sein. Mais je ne saurois vivre avec vous, après ce qui s'est passé. Je craindrois toujours que vous n'eussiez pour un autre la même foiblesse que vous avés eüe pour moi. Je me conois, je ne saurois guérir mes soupçons & ma jalousie. Vous ne pouvés échaper à ma fureur, que par ma fuite. Adieu, soïez heureuse si vous le pouvez. Et puis-je l'être sans vous, m'écriai-je transportée de douleur, & faisant mes efforts pour le retenir ? Mais il s'arracha d'entre mes bras & monta à cheval en ma présence. Je tombai évanouie, & l'on eût bien de la peine à me rendre la conoissance. Heureuse si je l'eusse perdue avec la vie ! Elle ne fût plus ensuite qu'un tissu d'infortunes. J'accouchai d'un Fils, qui fût le Compagnon & l'Héritier de mes disgrâces. Le Père de mon Epoux mourut & donna tout son bien à ses autres Enfants. La Maison de mon Père m'étoit devenue*

odieuse ; & come les Malheureux ont toujours tort, je n'osois me présenter devant lui.

Je vécus ainsi plusieurs années dans l'amertume. La Nécessité me contraignit d'entrer, en qualité de Femme de Chambre chez Madame de *Neuillant*. Son Mari avoit besoin d'un Page, & mon Fils à qui j'avois donné une bone Education, en lui cachant sa Naissance entra chés lui. On me fit même regarder cette place come un grande faveur. Il m'éroit bien doux en éfet d'avoir mon Fils auprès de moi, & à portée de recevoir mes Conseils. J'eus soin de déguiser mon Nom, qui étoit même un secret pour lui ; l'abaissement où nous étions lui & moi ne nous permettoit pas de le porter, & il n'avoit que trop de disposition à l'Orgueil. Je lui disois souvent, *Mon Fils, rien n'est moins assorti qu'un Cœur haut avec une Fortune basse ; soies modeste, par inclination & par devoir.* J'étois bien obligée de l'etre moi même ; il faloit sacrifier tous mes goûts à mon devoir, & plier sans cesse ma volonté à celle d'autrui. Madame de *Neuillant*, chez qui je vous ai dit que je demeurois, étoit capricieuse, habite & avare, jusqu'à la lésine ; sa Belle-Mère avoit pris autrefois chez elle Melle. d'*Aubigne*, qui fût depuis Mad. de *Maintenon*. J'ai entendu dire d'elle des choses surprenantes. Un Maçon nom-

mé *Barbé*, lui avoit prédit qu'elle seroit Reine. Elle étoit bien éloignée alors de ce degré d'élevation ; puisqu'on la faisoit servir aux plus vils Emplois, dont elle s'aquittoit come s'il n'en avoit rien couté à son Amour propre. Cet exemple servoit à me consoler un peu de la Servitude où j'étois ; mais n'empêchoit pas que je ne la sentisse très vivement. Mon désespoir étoit quelquefois si grand, que je me ferois ôté la vie, si des sentimens de Religion ne m'eussent retenu, & si ma tendresse pour mon Fils ; qui avoit un grand besoin de mes Avis & de mon secours, ne m'eût ataché à la Terre. *Mad. de Neuillant* me reprochoit un jour mes inquiétudes, & l'agitation de mon Ame ; car tous ces mouvemens s'imprimoient sur mon Visage ; Elle me disoit, que je ne ressemblois guères à cet égard à *Mad. de Maintenon*, qui dans l'infortune conservoit toujours un Visage égal, & qui Maitresse d'elle même, paroissoit tranquile lorsqu'elle étoit le plus agitée. *Chacun a son temperamment & son caractère*, lui dis-je. *J'ai éprouvé des malheurs qui ont aigri le mien. Mad. de Maintenon, ajoutai-je, savoit mieux dissimuler que moi, mais la franchise n'est pas un Vice.*

L'Art le plus innocent tient de la perfidie.

C'est pourtant par cet Art, dit *Mad. de Neuillant*, que *Mad. de Maintenon* est par-

ventie au Trône. Il est vrai qu'elle n'au-
 roit jamais osé y aspirer, si on ne lui eût pas
 prédit qu'elle seroit Reine: C'est ce qui fit
 qu'après la mort de *Scaron*, son Mari, elle
 refusa tous les Partis qui se présentèrent,
 parmi lesquels il y avoit des Comtes & des
 Ducs; mais elle ne trouvoit qu'un seul Ho-
 me dans l'Univers digne d'elle, & cet Home
 étoit le Roi: Elle l'épousa en éfet secrète-
 ment. Mr. de *Harlai*, Archevêque de *Paris*,
 fit la Cérémonie. Le Père de la *Chaise*, le
 Chevalier de *Fourbin*, & *Bontems* Valet de
 Chambre du Roi, furent les seuls témoins
 de ce Mariage. *Louvois* & *Fénelon*, Arche-
 vêque de *Cambrai*, furent aussi du secret;
 Mais cette confidence leur couta cher. Ils
 eurent le courage de représenter au Roi,
 combien ce Mariage faisoit tort à sa gloire,
 & le Roi eût la foiblesse de le rapporter à
Mad. de Maintenon, ce qui causa leur dis-
 grace; car Mr. de *Louvois* étoit perdu dans
 l'Esprit du Roi, & il mourut fort à propos
 pour lui & pour sa Famille. Après cela *Mad.*
de Maintenon abaissa, & éleva ceux qu'elle
 voulut; mais elle oublia dans sa prospérité,
 ceux qui l'avoient aidée & consolée dans son
 infortune. Ce qu'elle fit de mieux pour sa
 Famille, ce fût de marier sa Nièce au Feu
 du Duc de *Noailles*. Toute la Cour fléchif-
 soit devant elle, & le Roi l'aima jusqu'à sa

Mort. Malgré cela elle regrettoit sa liberté, & apelloit la splendeur de son état, un pompeux Esclavage : Elle disoit souvent qu'elle voudroit être morte. Ce qui donna lieu à ce bon mot ou à cette impiété de Mr. *d'Aubigné* son Frère : *Qu'aparemment après sa Mort, elle espéroit d'épouser Dieu le Père* : Elle n'étoit pas fort belle, mais elle étoit très bien-faite ; avec cela elle se présentoit avec dignité, & elle avoit beaucoup de souplesse & d'égalité d'esprit. Personne ne s'exprimoit avec plus de simplicité & d'élégance. Elle avoit été élevée dans la Religion Réformée, ce qui lui donoit de l'éloignement pour les Pratiques superstitieuses & les momeries des Moines, quoi qu'elle affectât de paroître Dévote. A l'égard du Cœur ; elle l'avoit tendre & sensible : Dans sa Jeunesse elle enleva, à la fameuse *Ninon*, le Marquis de *Villarceaux*, qui étoit le plus bel Home de la Cour ; mais elle fût la première à le quitter, pour prévenir son inconstance : Elle étoit très attentive à observer toutes les bien-féances ; ce qui lui donoit une grande réputation de sagesse ; mais si elle passoit pour vertueuse dans l'Esprit des Homes, peut-être ne l'étoit-elle pas devant Dieu, qui n'est pas la dupe des apparences. Dans le Monde il vaut peut-être mieux paroître sages que de l'être, & laisser soupçonner qu'on ne l'est pas.

J'ai rapporté de suite les Discours de Mad. de *Neuillant*, sur le compte de Mad. de *Maintenon*, quoi qu'elle me les fit à diverses fois, mais j'ai crû qu'on seroit bien aise de lire un petit abrégé de l'Histoire de cette Illustre Marquise, faite par une Personne, qui l'a connue particulièrement, & qui en parloit avec vérité, quoi qu'elle se plaignit d'elle; car Mad. de *Maintenon*, qui n'oubloit jamais les mauvais offices qu'on lui avoit rendu, se souvint toujours de l'état d'abaissement où elle avoit été dans la Maison de Mad. de *Neuillant*. C'est ce qui l'empêcha de rien faire pour cette Famille, qui lui étoit alliée.

Cette petite digression m'étoit nécessaire, pour faire diversion à la vivacité de ma douleur, que renouvelle ce qui me reste à dire.

Mr. de *Neuillant* avoit une Fille parfaitement belle, dont mon Fils devint passionnément amoureux. Je ne m'en aperçû, que lorsqu'il n'étoit plus tems d'y remédier. Je lui représentai, que son Amour ne pouvoit avoir que des suites funestes; que la disproportion de sa fortune avec celle de Melle. de *Neuillant* ne lui permettoit pas de se flatter de pouvoir jamais l'obtenir; qu'étant dans la Maison de Mr. de *Neuillant*, en qualité de Page, c'étoit manquer à la fidélité

qu'il lui devoit que de faire la cour à sa Fille ; que lors même qu'elle auroit la foiblesse de l'écouter, l'honneur l'engageoit à éteindre une Passion que la Probité condamnoit. Mon Fils convenoit de tout. Les Considérations le frapotent ; mais la vue de Melle. de *Neuillant* étoit plus forte que ces réflexions, & lui faisoit tout oublier. Lorsque je la vois, *me disoit-il*, j'oublie également & ce que je suis, & ce qu'elle est ; je me souviens seulement qu'elle est belle, & que je l'aime ! Je soupçonnai que Melle. de *Neuillant* l'aimoit réciproquement, & ma Conjecture se trouva vraie : Quand elle le voioit, elle le regardoit avec attention ; elle le distinguoit des autres Domestiques. Dans les ordres qu'elle leur donoit, elle ne s'adressoit qu'à lui, & se plaisoit à lui parler. On lisoit même sur son Visage la joie qu'elle avoit à l'Entretenir, & le chagrin qu'il lui causoit quand il disoit quelque politesse ou à sa Fille de Chambre, qui étoit aimable, ou aux Dames du voisinage ; car nous étions à la Campagne, qui rapproche les Conditions, & semble autoriser une sorte de familiarité. La jeunesse même de mon Fils, & si je l'ose dire, son esprit & sa bone mine faisoient qu'on lui pardonnoit aisément une liberté dont il n'abusoit pas.

Un Evénement, que j'avois prévu, le jetta dans le désespoir. Melle. de *Neuillant* fût demandée en Mariage par un Gentil-Homme qu'on disoit extrêmement riche, & qui se faisoit appeller le Comte de *Terigni*. J'ai déjà dit que Mad. de *Neuillant* aimoit l'Argent; & come elle avoit du génie, elle gouvernoit son Mari, qui aimoit le repos & les plaisirs; Homme d'ailleurs très aimable, & qui oublioit qu'il n'étoit plus jeune, parce que rien ne l'en faisoit ressouvenir. Il ne tint pas à lui de rendre ma Condition meilleure; mais pour cela il falloit l'écouter, & je m'étois trouvée trop mal de l'Amour, pour ne pas lui imposer silence. Mr. de *Neuillant* laissoit donc faire à sa Femme ce qu'elle vouloit, & elle résolut le Mariage de sa Fille avec le Comte de *Terigni*, qui auroit été son Père, car il avoit bien 40. ans, & la Fille en avoit à peine 17. Cette Alliance lui déplaisoit beaucoup; mais il falloit obéir à une Mère impérieuse, qui l'avoit acoutumée à la soumission. Le Jour fût pris pour la Cérémonie. Mon Fils étoit acablé de douleur, & ne cherchoit que le moment de se jeter aux pieds de Melle. de *Neuillant*, pour lui dire les derniers adieux; car il vouloit quiter sa Maison & la France, avant son Mariage. Il rencontra Melle. de *Neuillant* dans un Cabinet du Jardin, & come il embrassoit ses genoux, Mr. de *Terigni* arrive: Surpris d'une telle témérité dans un Page, il menace de lui faire doner des coups de Cane, ou les *Etrivières*. Le Page furieux de se voir traité de la sorte, en présence de sa Maitresse, répondit avec insolence à Mr. de *Terigni*, qui lui dona un soufflet. Mon Fils n'ayant point d'Epée, pour se venger de cet affront, resta muet, & come insensible. Melle. de *Neuillant* versoit un torrent de larmes, & regardoit tantôt mon Fils avec tendresse, come pour le

consoler, & tantôt Mr. de *Terigni*, avec une indignation, mêlée de colère. Mais mon Fils ne resta pas long-tems dans cet état d'étonnement & de suspension. *Atens-moi*, dit-il à son Ennemi, *tu m'as ataqué desarmé, & sans pouvoir me défendre; mais je vai laver dans ton sang l'injure que tu viens de me faire, & la violence que tu fais à Melle. de Neuillant.* Il sortit, en prononçant ces paroles, & courut chercher son Epée. Sa Chambre joignoit la mienne. Je le vis emporté par la Vengeance, & ne se possédant plus. Je voulus en vain le retenir, il me repoussa, ferma ma Chambre à Clé, pour m'empêcher de le suivre, & vola, l'Epée à la main, pour joindre son Adversaire. Mr. de *Terigni* le vit venir sans s'émouvoir, & paroissoit même s'attendrir, en voiant son desespoir. Il fit ce qu'il put pour le calmer; mais il fut forcé de mettre l'Epée à la main pour se défendre: Il sembloit vouloir le ménager, & respecter sa Jeunesse, mais mon Fils, qui ne consultoit que son desespoir le perça à la Cuisse, malgré Melle. de *Neuillant* qui s'étoit mise entre-deux, pour les séparer. J'entendis ses cris & le bruit des Epées, depuis ma Fenêtre, qui étoit basse, & donoit dans le Jardin. J'y sautai, & je vis; quel Spectacle! Melle. de *Neuillant* évanouie à côté de mon Fils, qui l'embrassoit d'une main & qui tâchoit de l'autre, d'arrêter le sang de la blessure de Mr. de *Terigni*, qu'il mouilloit de ses larmes, en faisant ses efforts pour le rappeler à la vie. A cet aspect, je fus saisie d'horreur; mais que devins-je, quand je reconnus les traits de mon Epoux, Mr. de *Leri*, dans ceux de Mr. de *Terigni*? Je succombai à ma douleur; la pâleur de la mort couvrit mon Visage; je demurai immobile; mais bien-tôt une sueur froide m'ôta la respiration & la conoissance. Mon Fils, loin de se sauver, a pella du secours de tous côtés: On vint à

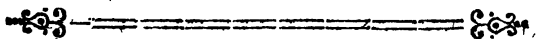
ses Cris, on trouva deux Femmes mourantes, Mr. de Léry donant à peine quelques signes de vie, & mon Fils qui demandoit la mort. Mr. & Madame de Neuillant eurent soin de nous, & come ils aimoient mon Fils, ils le sauvèrent, malgré lui, de son désespoir, & le firent cacher, en attendant les suites de cette Affaire. La blessure de Mr. de Terigm ne fût pas trouvée mortelle; mais come il avoit perdu beaucoup de Sang, sa foiblesse étoit extrême, & il avoit besoin de repos. Cette nouvelle me rassura, & me détermina à faire confidence de mon Histoire à Mr. & à Mad. de Neuillant. Ils me consolèrent, & me dirent qu'ils me conseilloyent de profiter de l'état où se trouvoit Mr. de Léry, pour prendre soin de lui, & ralumer sa tendresse; qu'ils verroient avec plaisir le rétablissement de nôtre union, & qu'ils tâcheroient d'y contribuer. Je ne quitai donc plus Mr. de Léry ni jour ni nuit. Mon attention parût lui plaire, & quoi qu'il ne me reconut point, ses regards se tournoient vers moi avec affection: Il m'avoua qu'en perdant son Sang, il avoit perdu tout l'Amour qu'il avoit pour Melle. de Neuillant, qui paroïssoit aimer un autre que lui. Où retrouverai-je, ajouta-t-il, en me regardant, cette tendresse, ces sentimens, que je trouvois dans mon Epouse, qu'on m'a assuré être morte? J'avois en effet fait courir le bruit de ma mort pour éviter toute recherche. A ces mots je ne pûs m'empêcher de fondre en larmes, & de me jeter entre ses bras.

Mr. & Madame de Neuillant nous trouvèrent dans cette situation & en furent touchés vivement. Mr. de Léry, paroïssoit étoné de mon émotion; mais elle lui plaisoit, parce qu'elle étoit un témoignage éclatant de ma tendresse. Il ne savoit pas qu'en cela mon Devoir étoit d'accord avec mon Cœur. Come ses for-

ces començoient à revenir ; ils crurent devoir saisir un moment si favorable pour lui apprendre ce qu'il ignoroit. Ne trouvés vous pas , lui dirent-ils , dans cette Femme tendre & sensible , cette même Epouse que vous chérissés , & dont vous regrettiés si fort la perte ? Le Ciel vous l'a conservée pour vôtre bonheur , & il ne tient qu'à vous de vous l'assurer à jamais. !

Mr. de Lévi rêva un moment , come pour prendre sa résolution. Je vous'ai trop d'obligation , me dit-il , en se tournant tendrement vers moi , & en me tendant les bras , pour ne pas vous marquer ma reconnaissance , en finissant vos malheurs. L'Héritage considérable , que j'ai eu d'un Oncle qui est mort en *Angleterre* , nous met en état de vivre à nôtre aise , & de rendre heureux cet Enfant que vous portiés dans vôtre sein , lors de mon départ , s'il est encore en vie. Ces paroles me firent fremir. Hélas ! ce même Enfant étoit celui qui l'avoit blessé. Je ne répondois rien. Mon silence l'étona ; il voulut en savoir les raisons. L'Enfant est-il mort ? me dit-il avec émotion. Non, répondis-je ; mais il se reproche de vivre , & il ne vit que pour être le plus coupable & le plus malheureux de tous les Homes : Ses remors seuls égalent son Crime. Hà ! reprit-il , un repentir sincère éface tout , & un Coupable est innocent lors qu'il reconoit sa faute. Celle de mon fils , répondis-je , est si atroce , qu'il n'y a que la Mort qui puisse l'expier ; aussi se la seroit-il donnée , si le Ciel l'avoit permis. Je veux le voir , pour le plaandre & le consoler , interrompit-il ; le plaisir de retrouver un Père qu'on croïoit perdu , est bien propre à diminuer nôtre affliction ; j'espère même que cette vüe contribuera à me rendre la santé ; car je ne doute point que mon fils n'ait été bien élevé , étant sous vos yeux. Je frémissois à ce Discours.

Mr. & Mad. de *Neuillant* s'aperçurent de mon incertitude & de mon saisissement ; ils cherchèrent à les faire cesser. Mr. de *Neuillant* voulut aller querir mon Fils lui-même , & le présenter à son Pere. Il étoit dans le Château ; on lui avoit appris qu'il étoit le Fils de Mr. le Comte de *Térigni* ; ce qui avoit redoublé son affliction & ses remors : Il ne pouvoit se résoudre à paroître en sa présence , après ce qui s'étoit passé ; mais Mr. de *Neuillant* lui comanda de le suivre. Il falut obéir. En entrant dans la Chambre où nous étions , il se prosterna devant son Pere, en tremblant ; come un Criminel devant son Juge , & se jetta à ses pieds , sans dire une parole. Mon Mari le reconut d'abord , & le releva , en lui disant : Je vous pardone , mon Fils , en faveur de vôtre repentir , & de Mr. & de Madame de *Neuillant* , à qui vous devés une reconoissance éternelle. Je ferai plus pour vous , s'ils veulent bien vous acorder Melle. leur Fille, que vous aimés , & qui vous aime. Je suis en état de vous doner *Cent mille Ecus* , pour vôtre Etablissement. Mr. & Madame de *Neuillant* , donèrent leur parole. Mon Fils se jetta à leurs pieds , & ne pouvoit se lasser de les remercier , & d'embrasser son Pere & moi.



P E T I T E A V A N T U R E ,

Très instructive & très édifiante.

LA Vertu est de toutes les Conditions : C'est ce que prouve le Récit suivant. Elle ne s'inculque jamais mieux que par des Exemples , & sur tout par certains Exemples : C'est tout le but qu'on s'est proposé dans la publication de ce petit Fait. Je souhaite que le succès réponde à mon but.

Il y a quelques Semaines que ma fille, revenant de la Vigne avec nôtre Domestique, rencontra quatre jeunes Pauvres, deux de chaque Sexe, & dont la plus âgée pouvoit avoir quatorze ans. S'ils étoient frères & sœurs, c'est ce qu'elle ne leur demanda pas; come elle ne leur demanda pas non plus d'où ils étoient; seulement remarqua-t-elle à leur langage, qu'ils étoient de delà de nôtre Lac; terres de Berne ou de Fribourg, c'est ce que je ne fai pas non plus; ce que je n'observe que pour montrer, que je suppose des Catholiques aussi capables d'une Vertu distinguée, que des Réformés. Ces quatre pauvres Enfans, tous quatre fort délabrés & tout à fait pieds nuds, arrêterent ma fille, non pour lui demander l'aumone, mais pour lui dire qu'ils avoient rencontré, il n'y avoit que quelques momens une jeune fille d'environ une douzaine d'années, qui leur avoit dit, que chemin faisant elle avoit perdu deux petites pièces que nous nommons piécettes, envelopées dans un petit papier; (c'est sept sols de nôtre monnoie ou dix sols de France) s'ils ne les auroient point trouvées? Qu'ils lui avoient répondu que non; mais qu'après avoir fait un bout de chemin, ils avoient effectivement trouvé le petit papier avec les deux piécettes: Que n'étant pas d'ici, & n'y conoissant personne; il leur faisoit de retourner en Ville pour y chercher cette jeune fille, & lui remettre ces deux piécettes; qu'ils pourroient bien même ne la point trouver, & se donner ainsi une peine inutile: Qu'ils la prioient donc de prendre cet argent, & de tâcher de trouver cette jeune fille pour le lui rendre; ajoutant, *que le bon Dieu les préservat de garder quelque chose qui ne leur appartenoit pas*; ce qu'ils prononcèrent d'un ton & d'un air qui marquoit une vraie horreur. Ma fille leur aiant demandé s'ils ne savoient point le

nom de cette jeune fille, ils répondirent, qu'elle leur avoit dit simplement qu'elle venoit d'un tel Village, & qu'elle étoit niée d'un tel, qu'ils purent nommer. Ma fille prit donc les deux piécettes, leur promettant de faire de son mieux pour trouver cette jeune fillé & les lui remettre. Après s'être séparés & avoir déjà fait quelques pas, un de ces quatre si vertueux & nobles petits pauvres se retourna en criant : *Au moins Mademoiselle, nous comptons sur vous.* Ne craignez rien, leur, rébondit ma fille; vous pouvez vous reposer sur la promesse que je vous ai faite. Aussi son premier soin, avant même que de se rendre au logis, fut de chercher la jeune fille. Elle la trouva effectivement auprès de sa Tante; & après lui avoir fait quelques questions, pour savoir si c'étoit bien elle qui avoit fait cette petite perte; s'en étant bien assurée, elle lui remit les deux piécettes. De retour au logis elle fut fort empressée à me régaler de sa petite aventure, qui me réjouit en éfet beaucoup; moins de ce qu'elle eut pû retrouver la petite en question, que de voir que la Vertu n'est pas tout à fait bannie d'ici bas, & sur tout d'en voir un trait si marqué & si éclatant, où l'on s'y seroit le moins attendu. Une chose seulement me gâta ce petit récit, c'est que ma fille n'eut pas pensé à laisser à ces aimables & respectables pauvres les deux piécettes, pour très chétive récompense de leur vertu, en les assurant que si elle en trouvoit la propriétaire, elle ne manqueroit pas de les leur donner du sien.

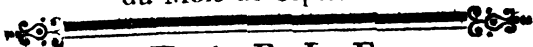
Neschatel le 29. Octobre.



ENIGME.

AM I L E C T U R , devine moi.
 Je suis, dans un Etat, le second en Office,
 Et bien-tôt je serois Roi,
 Si je n'avois pas un Vice.

Q U' E N O U I L L E est le mot du Logogriphe
 du Mois de Septembre.



T A B L E.

R éponse à l'Examen des Remarques sur le <i>Psautre XXII.</i>	307
<i>Discours sur la diversité des Conditions.</i>	328
<i>Lettre sur les Beaux Arts & sur les Sciences.</i>	349
<hr/>	
<i>Aux Journalistes sur l'Ode à Mr. le Professeur Lullin.</i>	368
<i>Ode à M. le Professeur Lullin.</i>	369
<i>Vers à l'Auteur de cette Ode.</i>	375
<i>Le Temple du Plaisir, par M. l'Abé de Bernis.</i>	376
<i>Aux Journalistes sur la production singulière d'une Grappe de Raisins.</i>	379
<i>Extrait d'une Lettre sur les Elémens d'Hi- piatrique de M. Bourgelat.</i>	384
<i>Supplément au Siècle de LOUIS XIV. & Ro- me sauvée par Voltaire.</i>	385
<i>Histoire d'une des six Dames Correspon- dantes du Journal.</i>	387
<i>Petite Avanture instructive & édifiante.</i>	405
<i>Enigme.</i>	408